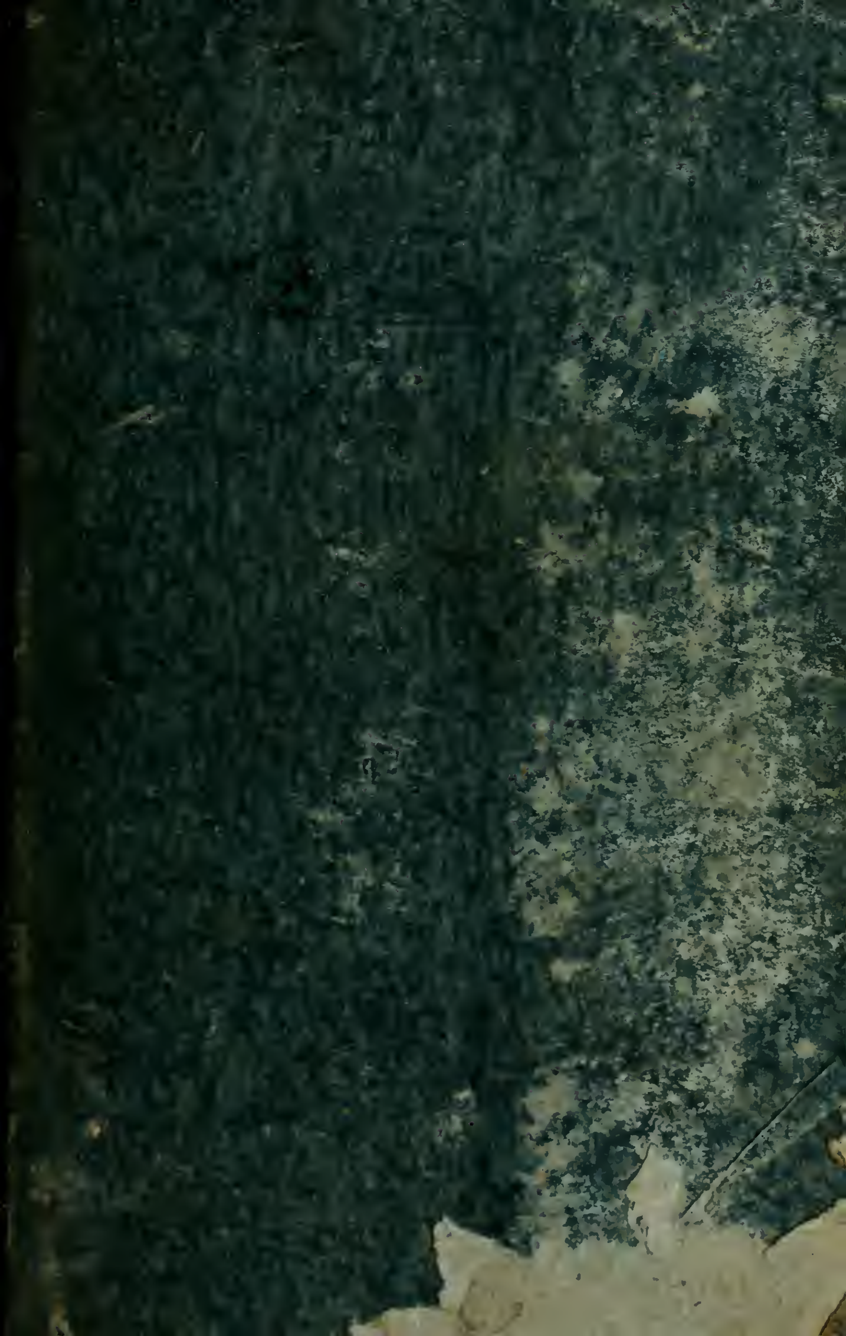


LE

BONHOMME NOCK

(LE CHEVALIER DE CORDOUAN).

LES VIVEURS DE PROVINCE

PAR XAVIER DE MONTÉPIN

Ouvrage entièrement inédit, formant la contre-partie et le complément des **VIVEURS DE PARIS**.

LES DRAMES DE PARIS

PAR LE V^TE PONSON DU TERRAIL.

UNE FEMME A TROIS VISAGES

PAR CH. PAUL DE KOCK (Entièrement inédit.)

LE BONHOMME NOCK

PAR A. DE GONDRECOURT.

LES ÉMIGRANTS

PAR ÉLIE BERTHET.

LES COMPAGNONS DE L'ÉPÉE OU LES SPADASSINS DE L'OPÉRA

PAR LE V^TE PONSON DU TERRAIL.

LE

BONHOMME

NOCK

(LE CHEVALIER DE CORDOUAN)

PAR

A. DE GONDRECOURT

auteur de

Le Prix du Sang, la Vieille Fille, une Vraie Femme, les Mémoires d'un Vieux Garçon, etc.

IV



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

LE VAGABOND

PAR

ÉTIENNE ÉNAULT ET LOUIS JUDICIS.

Si jamais œuvre d'imagination a réuni les conditions essentielles d'un haut intérêt, c'est sans contredit le roman intitulé *le Vagabond*. Puissante originalité des types, variété saisissante des situations dramatiques, peintures vivement accentuées d'un repli du pays breton et d'un épisode de la chouannerie contemporaine, tout concourt à imprimer un caractère plein de force et de grandeur à cet ouvrage de MM. Etienne Enault et Louis Judicis. Déjà, dans la création de *l'Homme de minuit*, nos deux habiles romanciers ont montré les ressources fécondes de leur collaboration. Il semble, cette fois, qu'ils se soient surpassés eux-mêmes, tant ils ont su mêler, dans le beau livre que nous annonçons, les plus merveilleux éléments de curiosité, d'attendrissement et de terreur.

A lui seul, le personnage surnommé *le Vagabond* est une magnifique raison de succès. C'est le dévouement fait homme, le dévouement libre et fier, qui jaillit du cœur comme une flamme, et n'aspire qu'après les joies sévères du devoir et de la vertu. Dans son âpre pèlerinage à travers la vie, il a beaucoup aimé, il a beaucoup souffert. L'amour et la souffrance lui ont enseigné le sacrifice ; et, fidèle à l'instinct suprême des cœurs magnanimes, son existence tout entière a pour règle invariable le mépris de l'égoïsme et le culte de l'abnégation. On comprend dès lors combien un tel homme, dominant une action où les péripéties se succèdent sans relâche, doit éveiller de généreuses émotions. Cette glorification des plus nobles sentiments n'est certes pas un mince mérite à une époque où tant d'ouvrages nouveaux s'efforcent de réussir par le scandale et l'immoralité. Il y a là comme une heureuse protestation contre les funestes tendances d'une littérature sans dignité. A ces causes, nous en sommes convaincu, le lecteur ne manquera pas d'accueillir *le Vagabond* avec une profonde sympathie.

LA REINE DE PARIS

PAR

THÉODORE ANNE.

L'époque de la Fronde, cette lutte entamée par des fous et continuée par des ambitieux, a des incidents qui sont de nature à tenter les romanciers. Pourquoi la Fronde a-t-elle commencé, pourquoi a-t-elle fini ? c'est un point difficile à expliquer. L'histoire ne donne point de cause sérieuse à cette guerre qui dura quatre ans, à ce désordre qui trouva son dénoûment, quand on fut las de combattre, et quand après tant de sang inutilement versé, la France aux abois cria grâce et merci. Le roman a le champ libre, grâce au silence de l'histoire, et M. Théodore Anne en a profité pour donner au moins à cette collision une apparence de motif. Trois lignes de l'ouvrage de M. le comte de Saint-Aulaire sur cette époque lui ont servi de point de départ, et usant de son privilége de romancier, il a mis dans la tête de la duchesse de Longueville, ce que l'on dit avoir existé un instant dans celle du prince de Condé, son frère. Peut-être trouvera-t-on que la Fronde, ainsi représentée, rappelle des événements plus modernes. C'est que tous les désordres sont frères et marchent vers le même but. C'est la soif des grandeurs d'un côté, c'est la soif de l'or de l'autre, qui guident les ambitieux de haut et de bas étage. Mais à côté du tableau ainsi présenté se trouve la leçon, et le dénoûment qui met chaque chose à sa place montre que les plus grands agitateurs capitulent facilement quand leurs intérêts sont sauvegardés. A côté des scènes d'ambition se trouvent des scènes d'amour, et l'amour amène une conclusion que l'ambition voulait retarder. C'est que de toutes les passions humaines, l'amour est la plus forte. Princes, ministres, grands seigneurs, magistrats, bourgeois, populaire, toutes les classes défilent devant le lecteur, et de ce contraste perpétuel naît un intérêt qui doit assurer le succès de l'ouvrage.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

CHAPITRE PREMIER.

I

Le camarade de lit. *(Suite.)*

Nock, qui s'était couché tout habillé, se leva bien doucement, et regardant par dessus le paravent, il vit Simon, sa femme et son fils à l'ouvrage. Simon dé-

coupait, Anastasie cousait, Paul dévidait du fil en s'aidant de ses deux petits pieds nus, et il n'était pas le moins âpre à l'ouvrage, ce cher bel enfant à tête blonde, sérieux comme un pape et gracieux comme un ange.

Nock tressaillit à la vue de ce laborieux atelier. Il devina qu'on travaillait pour lui avec un redoublement de zèle. Les larmes que la fureur et le désespoir lui avaient refusées au château de Lauzane, la reconnaissance les fit couler sans effort. Un soupir lui échappa. Simon, sa

femme et Paul levèrent à la fois la tête comme trois coupables pris en faute, et leurs mains s'arrêtèrent.

— De si bonne heure! leur dit Nock avec tristesse.

— Notre Seigneur ne s'était-il pas levé de grand matin, répondit le manchot, le jour qu'il a multiplié les pains. Nous multiplions les gros sous, nous autres... Retourne au portefeuille, mon vieux, l'aiguille et le ciseau, ça ne te convient pas.

Dans la journée, Simon sortit pour aller faire la clientèle, dit-il, et il resta près de quatre heures absent. A son retour, Nock s'aperçut de quelques signes qu'il échangeait en cachette avec sa femme. Sa figure rayonnait ainsi que celle d'Anastasie.

— Tu m'as conté hier, dit-il à son camarade, qu'il te fallait partir pour Strasbourg avec un passeport pour toi et Friedrich..... Ce que tu feras à Strasbourg, je n'en sais rien, tu ne le sais pas au juste toi-même. Ton passeport, le

voilà, mon vieux. Quant à Friedrich, je le verrai ce soir, et je lui dirai la manière d'en obtenir un..

— Merci, cher ami, comment as-tu fait?

— Ça serait trop long à te narrer... j'ai quelques bonnes connaissances dans ma clientèle... Seulement, tu sauras que c'est Ziboud qu'on t'appelle sur ce papier où se trouve ton signalement... Tu es maquignon... n'oublie pas ça... Ainsi,

mon bon, tu pourras partir demain ou après... à ta guise.

— Et l'argent? interrompit Nock, enveloppant le manchot d'un regard hébété...

— Ah! ah! fit Simon en se grattant l'oreille; c'est vrai que tu n'as pas le sou, qu'il te faut mille francs et que tu ne peux les demander à personne.

— A personne, répéta Nock... à moins

de m'aller jeter dans la gueule du loup.

— Alors, voilà quinze cents livres, farceur! s'écria le manchot, et il posa triomphalement sur la table un rouleau de napoléons... J'ai pris ça en or pour ta commodité, ajouta-t-il avec une simplicité noble et touchante.

— Simon, tu as emprunté? s'écria Nock.

—Moi!... allons donc! Qui diable me

prêterait, à moi?... je n'ai qu'un bras pour travailler.

— Alors, tu as fait quelque mauvais coup?

— Ça, c'est ben sûr que non, par exemple, répondit l'honnête soldat en riant de tout cœur, prends tout mon magot, mon vieux, prends vite.

— Je ne le prendrai que quand tu m'auras dit où tu l'as trouvé.

— Ah ! ça tu me casses la tête, animal... as-tu fini avec tes raisons ?

— A qui cet argent ?

— A moi ! répondit Paul en battant joyeusement des mains comme s'il eût fait une bonne niche.

— Qu'est-ce que c'est ? Flambard ! dit Simon à son fils, et il le regarda avec de gros yeux.

Ce mot du petit Paul fut un trait de lumière pour Nock.

— Simon, dit-il, tu as dépouillé pour moi, ton enfant; ce n'est pas bien...

— Aussi, ce bavard-là se mêle de tout, répondit le tailleur, l'argent m'appartient, prends-le...

— Alors, sois franc, et je verrai ce que j'aurai à faire.

— Eh bien ! quand nous nous sommes mariés, Anastasie et moi, nous avons pensé qu'il fallait mettre de côté pour les marmots. Donc, nous n'avons jamais touché à mon traitement de légionnaire, et ça m'a fait un certain capital... que nous aurions mangé des moellons plutôt que de l'entamer, rapport au petit.

Ce matin donc, Anastasie et moi, nous nous sommes longtemps regardés sans nous parler, et, comme nous nous connaissons par cœur, nous avons fini par nous avouer que nous avions quelque chose à nous dire de difficile à bien mâ-

cher. C'tte chose, vieux Nock, le petit l'a saisie, c'était d'attaquer le capital pour le mettre à ton service...

— Jamais, s'écria Nock... Jamais!

— Alors, c'est bon... Je vas tout de suite le jeter par la fenêtre, ce fichu rouleau.

— Malheureux! dit Nock en arrêtant Simon, qui ouvrait la fenêtre: c'est qu'il le ferait au moins!

— Oui, parole d'honneur! si tu me faisais, toi, l'affront de me refuser.

— Mais si je trouve la mort à Strasbourg. Songes-y : j'ai, pour cela, quatre-vingt-dix-neuf chances contre une.

— Eh bien! il nous restera encore de quoi faire dire une messe pour toi, mon bonhomme, et c'tte messe-là profitera au petit. Je t'ai tiré des pattes des Russes à Eylau, mon pauvre Nock, mais à la Moskowa et à Dresde tu as paré deux

coups de sabre qui m'auraient, sans toi, fendu jusqu'au torse.... Je ne suis donc pas quitte... Et puis, écoute donc : les chevaliers de la Légion-d'Honneur, comcomme toi et moi, c'est des francs-maçons vois-tu? Est-ce que tu crois que Sa Majesté paie les légionnaires, histoire simplement de les faire gobeloter. Eh! non, c'est pour qu'ils s'entre-aident. La caisse de la Légion-d'Honneur, c'est la caisse de l'amitié à la vie à la mort... Vive l'Empereur! nom d'un petit caporal. En voilà un qui savait ce qu'il faisait.

Nock serra son ami dans ses bras en murmurant :

— Ah! les soldats, Simon, les bons soldats, mon cher Simon, quelle nation!

— Ainsi, tu acceptes?

— *Qu'est-ce que voulez-vous?* puisque nous sommes camarades de lit.

— Alors, branle-bas! s'écria le manchot. Madame Simon, qu'est-ce que vous nous donnez à dîner? j'ai zune faim de chien courant.

— Trois plats, monsieur Simon : des pommes de terre aux navets.

— Bon, ça !

— Des pommes de terre en robe de chambre.

— Bon ça !

— Et des frites... dit Paul en sautant sur la table.

— Des frites! répéta Simon, ça fait trois fois des pommes de terre... Si les plats sont gros, il y en aura suffisamment. Toi, Flambard, viens que je te fasse cabrioler en deux temps et trois mouvements.

Le lendemain, Friedrich eut son passeport en règle sous le nom de Knoff, et la condition de palfrenier; mais Nock n'osa se mettre tout de suite en route, car il craignait, avec raison, l'œil vigilant de la police ; ce ne fut qu'après avoir habité pendant quatre jours la mansarde de Simon, que le bonhomme se sépara de son

camarade de lit, de l'excellente Anastasie et du gentil petit Paul.

Le 1er janvier 1816, Nock et Friedrich franchirent, à pied, la barrière et gagnèrent Meaux dans une patache. A Meaux ils prirent place sur l'impériale des messageries.

Nous ne les suivrons pas, certains que nous sommes de les retrouver bientôt.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

A menteur, menteur et demi.

Le 30 du mois de décembre 1815, un peu avant huit heures du soir, un petit homme, à grosse tête inondée de cheveux roux, bossu, grêlé, portant barbe

et lunettes, se présente à l'hôtel des Trois-Rois, situé dans le faubourg de Kehl, à Strasbourg, et demanda à parler sur-le-champ à M. Rambert, commis-voyageur, arrivé dans la journée.

— Allez annoncer M. Blandin, dit-il d'une voix fortement nasillarde, monsieur Blandin de la maison Grasset et compagnie.

Le garçon de salle s'étant acquitté de de cette commission, M. Blandin fut immédiatement introduit chez M. Rambert,

qui, après quelques minutes de silence consacrées à écouter, dans l'escalier, le pas du domestique, s'écria avec autant d'inquiétude que d'étonnement :

— Vous ici, chevalier ! Que s'est-il donc passé à Paris ? vous m'effrayez. .

— Dieu soit loué ! répondit Maurice, feignant un grand trouble... Je tremblais de ne pas vous rencontrer, quoique vous m'eussiez donné en partant votre adresse... Ah ! mon général, mon brave général !...

— Achevez ! Sommes-nous découverts ? aurions-nous été trahis ?

— Trahis ! non, grâce au ciel... il n'y a pas de traîtres dans notre glorieux parti ; mais une imprudence, sans doute, aura mis la police sur nos talons... Bref, le coup est manqué, complétement manqué... Il faut fuir, général, fuir sans perdre un seul instant.

— Et nos amis ? Pensez-vous que le général Bonnefond soit homme à les

abandonner ? Mille fois non, je subirai leur destinée.

— Pensez-vous, général, que je sois homme à vous conseiller une lâcheté ? Nos amis sont prévenus à Lyon, Grenoble, à Colmar, à Paris et même à Strasbourg.

— Verneil, Delmas et Michaux m'ont quitté, il n'y a de cela qu'une demi-heure... ils sont dans ce moment au café Kléber selon nos conventions. J'ai vu,

moi, dans la journée, le commandant de la citadelle;... notre plan est arrêté, tout marche à souhait...

— Ne vous obstinez pas dans de faux raisonnements... A moins d'aller, vous-même, porter votre tête au bourreau, vous ne sauriez mieux courir à votre perte qu'en persistant à vous bercer d'illusions. Ce plan, si bien combiné, si bien arrêté, est, je vous le répète, éventé, suivi par la police...

— Mais enfin, donnez-moi des expli-

cations... Pour fuir du champ de bataille il faut être vaincu.

La comtesse de Verneil aura surpris le secret de son mari, car elle est partie pour Strasbourg huit heures après vous. Je me suis assuré de ce départ et au château de Lauzane et à la poste aux chevaux de Paris. Immédiatement après avoir acquis cette fatale certitude, nous avons, Mandel et moi, expédié le contre-ordre au mouvement dans toutes les directions, et je me suis précipité à la poursuite de la comtesse. Elle a dû se-

mer l'or à pleines mains sur la route, car il m'a été impossible de la rejoindre. Bref, elle est à Strasbourg où je l'ai aperçue. Vous êtes perdu si vous ne prenez pas dès à présent la fuite, si vous ne franchissez pas le Rhin pour vous mettre à l'abri. Vous savez si les Lauzane sont puissants et exaltés royalistes.

— Mais Verneil, mais Delmas et Michaux !

— Ils viennent d'être avertis par mes

soins ; ils ne seront pas entrés au café Kléber... loin de là, ils doivent être déjà en sûreté... Ah ! mon Dieu ! quel est ce bruit ? ajouta Maurice en entr'ouvrant une fenêtre et regardant dans la rue... Rien ! heureusement, rien encore... J'avais cru entendre résonner des crosses de fusil. Mon cher général, partez... partez sans bagages, sans regarder derrière vous... Si vous méprisez l'avis que vous apportent mon zèle et mon dévouement, eh bien ! j'attendrai ici, avec vous, les agents de la police... Nos têtes seront, il est vrai, les seules à tomber ; mais vous l'aurez voulu... Soyons martyrs, j'y consens ; c'est maladroit, mais héroïque.

— Non, mon cher ami, non, s'écria le général; conservons-nous pour des temps meilleurs... La partie n'est pas perdue, puisque votre courage nous sauve.

— Partie remise ! voilà tout.

— Partons donc, reprit le général... Le temps de brûler quelques papiers, et je suis à vous.

Peu de minutes après cet entretien, le

général et Maurice descendaient dans le faubourg.

— Prenez à gauche, dit Maurice, marchez droit devant vous et ne vous arrêtez qu'au Rhin... Vous avez votre passeport ?

— Oui.

— Eh bien ! vous franchirez le fleuve sur le chaland de l'un des passeurs qui sont en amont du pont de Kelh. Arrivé

sur le territoire badois, vous n'aurez rien à redouter.

— Et vous ?

— Moi, je vous quitte ici, je rentre à Strasbourg. Grâce à mon déguisement, ma fuite est assurée... je passerai en Suisse par Bâle, demain dans la journée.

Le général serra cordialement la main de Maurice et disparut.

« En voilà un hors de bagarre ! se dit Nicolle... Il est heureux que j'aie besoin de l'épargner pour bien mener ma barque. Oui, désormais je serai blanc comme neige aux yeux de *mes frères*... N'aurai-je pas fait le possible et l'impossible pour sauver le chef du complot ? ne l'aurai-je pas sauvé ? Qui donc oserait m'accuser de trahison ? Verneil, Delmas et Michaux !... Bah ! ce ne sera pas ma faute s'ils n'ont pas été prévenus... La fatalité s'en sera mêlée... Adorable fatalité ! si j'étais Grec ou Romain, je te bâtirais un temple. Mais attention, monsieur le chevalier, la partie n'est qu'engagée... songez à la gagner, coûte que

coûte. N'oubliez pas que la comtesse vous gêne depuis qu'elle s'est avisée de venir à Strasbourg... N'oubliez pas surtout qu'Adeline peut vous avoir échappé... A l'œuvre, Nicolle, à l'œuvre ! »

Nicolle rentra dans la ville, et alla se promener paisiblement sur la place d'Armes afin de surveiller, à son aise, les environs du café Kléber, situé sur cette même place. Il remarqua bientôt un homme de haute taille qui, de loin d'abord, puis en se rapprochant insensiblement, paraissait l'examiner avec soin. Contrarié par cette manœuvre, Nicolle ga-

gna au large, et il allait entrer dans la rue des Juifs, lorsque, l'inconnu le serrant de trop près, il se retourna vivement et lui dit avec arrogance :

— Est-ce à moi que vous en voulez, monsieur ?

— Et *allons* donc ! J'ai encore bon pied, bon œil, la nuit comme le jour ; je t'avais bien reconnu, va...

— Chambly ! s'écria Nicolle.

— En chair, en os, bien portant et guilleret, grâce à tes générosités, mon bon : rengagé dans l'existence, existence de chanoine et de prince russe... Plus de travail, gousset plein, et mon lait de poule assuré pour mes vieux jours... En aurons-nous de ces vieux jours! Mais quelle idée de te promener au clair de lune, lorsqu'il gèle à faire casser les vitres?

— Et toi, que fais-tu à Strasbourg?

— Je voyage, mon cher, pour mes

plaisirs et ma santé... L'air de Paris n'est pas sain depuis que... tu sais...

— Non.

— Depuis qu'il m'est arrivé un malheur... le malheur de verser sur la route de Saint-Cloud... Tu n'as pas entendu parler de ça ?... C'tte pauvre dame de Mont-Ville, hélas !

— Chambly, interrompit Nicolle... Ne m'as-tu pas volé ?

— Volé ! Comment ! tu penses encore à ces méchants billets ? Il n'y en avait que pour douze mille, mon fils.

— Ce n'est pas ce que je veux dire... As-tu réellement versé ?

— Comme une mazette, mon ami, comme une mazette... A ce point que, d'abord, nous nous en sommes tous tirés sans bobo... ; la bourgeoise, les normands, la voiture et moi, parlant par politesse... Cependant la voiture a été légèrement écorniflée...

— Ainsi, Adeline est...

— *Ad patres!* Hélas ! oui, j'en suis réellement fâché... c'était une bien belle femme ! Quels yeux elle m'a fait en prenant sa feuille de route !...

— Tu n'as donc pas suivi le plan que nous avions arrêté ? demanda vivement Nicolle en soupirant d'une joie féroce.

— Impossible, attendu que le cœur

m'avait manqué une première fois. Mais je vas te conter toute l'histoire; tu verras si Désiré Clambly est un homme de parole.

— Oui, raconte vite.

— Tu es pressé ?

— Pressé de t'entendre.

— Donc, je devais étouffer c'tte pau-

vre poulette avant de la jeter dans la fondrière. C'est là que j'ai manqué de toupet. Je me suis dit que la culbute serait suffisante, et en arrivant aux six lampions... tu sais?... j'ai poussé droit au précipice en me jetant de côté de ma personne. Patatra! les normands ne sont pas bêtes, ils sont portés à la chicane (hommes, femmes, chevaux, c'est tout un), v'là que mes normands, j'y reviens, pour être de vieux rossards, se sont tout de même avisés d'imiter les bipèdes de leur pays : ils m'ont cherché dispute : ça ne les amusait pas, ce saut périlleux, et ils ont reniflé sur le faussé, tant et si bien que la voiture est mal tombée,

c'est-à-dire qu'elle a versé à droite au lieu de verser à gauche, sur la route. Quoi, tout *bonassement!*... Alors, qu'est-ce que j'ai fait? La colère m'a pris au cœur. Avant de relever le carosse, j'allais en finir avec ton Adeline, lorsque des fâcheux sont arrivés qui m'ont bêtement prêté la main. Impossible de faire le coup... J'ai dû repartir et grand train, si grand train que nous avons dépassé le château de Lauzane sans que madame de Mont-Ville, fort étourdie de sa chûte, s'aperçut qu'elle faisait fausse route... Par bonheur, j'ai trouvé un petit endroit plus propice et v'lan!... c'tte fois il n'y avait pas de lampions... Les normands

n'ont pas boudé... j'ai lancé toute la boutique dans une mare... et *voilà!*... Ton Adeline est dans le royaume des taupes jusqu'au jour de la consommation des siècles... Tu es libre comme l'air et les hirondelles ;... tu auras des millions. . tu seras ministre... Moi je lève le pied, je vais respirer en Allemagne... Je fais fi des grandeurs, des honneurs *et cætera*... je suis de mœurs simples, faciles et douces... N'aurais-tu pas encore un billet de mille à me prêter?... Fouille-toi, mon bon, fouille-toi...

CHAPITRE TROISIÈME.

III

A menteur, menteur et demi (*suite*).

— Tu m'as ruiné ;... mais, mon cher Chambly, compte sur ma reconnaissance, et souviens-toi de mon amitié... si haut que je puisse arriver. Ah ! tu

m'as fait passer de cruelles heures d'inquiétude ! Figure-toi donc que, m'étant rendu au château de Lauzane, j'y ai appris le départ de la comtesse de Verneil. Revenu à Paris en toute hâte, j'ai su que la comtesse était en route pour Strasbourg... Impossible à moi de douter, dès lors, de ta trahison. Je me suis dit qu'Adeline avait vu la comtesse et dévoilé mes intrigues... Je me suis dit que, peut-être, tu m'avais vendu. .

— Ingrat ! s'écria Chambly, calomnier le dévouement...

— Pardonne-moi si j'ai eu cette pen-

sée coupable à ton endroit... ma tête n'était qu'une fournaise. Comment encore m'expliquer la présence de la comtesse à Strasbourg ? J'y renonce; mais je veille... Elle n'a vu ni Adeline ni son mari, c'est l'essentiel...

— Je vais te l'expliquer, moi, ce voyage qui t'inquiète tant. Adeline m'a dit en mourant, car elle a pu parler un tant soit peu, c'tte pauvre fille, quoiqu'elle eût la tête fendue, elle m'a dit toutes tes affaires en raccourci et m'a supplié d'aller au château de Lauzane raconter à madame de Verneil ce qu'elle

avait résolu de lui révéler. . à savoir que tu es un gredin d'abord, et puis toute l'histoire de la conspiration de Strasbourg, histoire dans laquelle barbotent les Verneil et les Delmas... Enfin, tu sais...

— Elle t'a dit cela ?

— J'espère qu'elle est morte sans se douter de mon crime... hein ? Elle a dû croire que j'étais le plus maladroit de tous les cochers. Verser deux fois en une heure ! Quel sacrifice d'amour-propre je

t'ai fait là, mon fils! nom de nom ! quand j'y pense! Mais elle m'a pris, jusqu'à son dernier soupir, pour un parfait honnête homme puisqu'elle m'a dit tout ça, en propres-termes... avant de clore éternellement sa paupière, pour parler ton français quand tu te lances dans les phrases d'agrément..... Elle avait de si grands yeux larmoyants en me demandant de lui rendre ce petit service d'amitié, elle était si confiante, c'tte pauvre biche, que... dam! je me suis fait conscience de lui obéir... et puis elle m'a donné sa bourse, et j'ai un faible pour les monacos, moi.

— Malheureux.

— Tout beau! je ne suis sensible qu'à demi, et Chambly n'est pas si bête que de sacrifier les vivants aux morts. Donc, ton Adeline expira bel et bien après avoir reçu de moi la promesse que sa volonté serait faite. Elle avait, dans le crâne, un trou à loger mon poing!... Mon premier soin fut d'aller raconter l'accident au maire du plus prochain village... Puis, je me rendis au château de Lauzane, où je trouvai un bonhomme de paysan, nommé Boileau, qui était en conversation avec madame de Verneil. Je ne fis ni une ni deux : je dis à la comtesse que, si elle voulait me donner quatre billets de mille, je lui raconterais une histoire

qui lui apprendrait de jolies choses. Elle accepta et me paya d'avance. Alors je lui dis que, mécontent de l'avarice de madame de Mont-Ville, qui ne savait pas reconnaître mes services, je venais l'avertir, elle, la comtesse, de la fuite de monsieur de Verneil. Il paraît que tu l'avais préparée à l'événement, c'tte pauvre femme, car elle m'arrêta tout de suite en s'écriant :

— Il est parti avec une courtisane, une Adeline...

— Oui, madame, ai-je répondu, parti pour Strasbourg...

— Maladroit! interrompit Nicolle.

— Comment maladroit!.... pas déjà tant, puisque la comtesse est à cent lieues de la vérité, puisque ta conspiration va éclater et avorter... Qu'est-ce que cela te fait qu'elle soit ici, cette épouse jalouse et éplorée?... Elle cherche son mari dans une entreprise galante; elle le trouvera en cour d'assises... qu'as-tu à craindre?

— Rien, absolument rien. . et, en y réfléchissant, je n'ai qu'à te remercier;

tu m'as rendu service, mon ami. La comtesse ne sait rien, Adeline est morte, le général Bonnefond est en fuite... je ne peux plus être soupçonné... Encore une fois, merci.

— Alors, chérubin, donne ce petit billet de mille.

— Tiens, mendiant... et de bon cœur... Quand partiras-tu pour l'Allemagne ?

— Demain matin avant le jour. Où demeures-tu ?

— Nulle part.

— Eh quoi! encore de la défiance?

— Non, de la prudence. Il importe qu'ici j'échappe à tous les yeux.... je ne me soucie pas de paraître en témoignage devant la cour... Bonsoir, Chambly.

— Bonsoir, Nicolle... Non, vrai, parole d'honneur, tu es né coiffé, ne m'oublie pas et bonne chance.

« Plus d'inquiétude, pensa Nicolle en se séparant de Chambly : mes affaires vont au mieux... Décidément, j'ai gagné la partie. »

« Ah ! tu m'avais marqué à l'encre rouge, se dit Chambly en remontant la rue des Juifs. Eh bien ! nous voilà manche à manche, brigand ! Tu as beau jouer serré, je te tiens... gare les atouts. »

Chambly courut aussitôt trouver Ade-

line pour lui annoncer que le hasard lui avait fait rencontrer Nicolle.

— Je savais bien, dit il, que le coquin ne tarderait pas à venir ici. En effet, il avait pris des informations, il sait que la comtesse est à Strasbourg et ceci l'inquiétait. Mais je lui ai fait l'histoire dont nous étions convenus, vous et moi, et il a donné tête baissée dans le panneau. Lui si fort en inventions, je l'ai roulé... A menteur, menteur et demi, voyez-vous?... Il se croit sûr du triomphe et ne s'attend pas à tomber dans le piége qu'il a tendu aux autres. N'oubliez pas

que vous êtes morte... Ne sortez pas, ne bougez pas jusqu'à ce que ce brigand-là soit arrêté.

— Où loge-t-il?

— Il n'a pas voulu me le dire..... Mais c'est égal, je le connais; il ne quittera pas le pays pour mieux surveiller ses sanglants tripotages. Avez-vous vu la comtesse?

— Non... je n'ai pas osé... Elle est ce-

pendant arrivée une heure avant nous... Mais j'ai vu monsieur Boileau.

— Eh bien ?

— Il m'a dit que les recherches de madame de Verneil avaient été infructueuses comme les nôtres. Impossible de découvrir ni le général, ni le comte, ni le baron, ni le capitaine Michaux.

— Ça ne m'étonne pas que l'enfer s'en

mêle, puisque monsieur de Cordouan de Bussac travaille pour Satan. De mon côté, si j'avais questionné Nicolle sur le compte de ces messieurs, je lui aurais donné l'éveil... il est fin scélérat.. La comtesse a-t-elle averti l'autorité?

— Hélas oui... mais le zèle royaliste a mal reçu ses larmes et ses prières... les ordres venus de Paris sont rigoureux..... le général et le préfet ne peuvent pas, disent-ils, désobéir aux instructions ministérielles. Madame de Verneil a été écoutée avec une froide politesse qui

glace toute espérance. Tous, nous attendons..... Quel affreux supplice! et quand je pense qu'à moins d'un miracle, c'est cette nuit même que les infortunés vont signer leur arrêt de mort!

— Ce n'est guère à moi de le dire, mademoiselle Adeline, interrompit Chambly; mais il doit y avoir une justice là haut... et cet arrêt ne sera pas prononcé... Non, il ne le sera pas... Tenez, je promets au bon Dieu que si les choses tournent comme elles doivent tourner, je... je me fais honnête homme, sac à

papier!... Mieux vaut tard que jamais. Tâchez de reposer; moi, je vas flâner à travers les rues... Qui sait si je ne tomberai pas sur l'un de ces messieurs? J'ai bien rencontré ce brigand de Nicolle... Allons, allons, prenez courage, ne pleurez pas comme ça. Rappelez-vous une chose qui fait la désolation de tous les criminels, une chose que je sais, par vilaine expérience, c'est que les plus méchants et les plus rusés bandits, lorsqu'ils essayent un mauvais coup, commettent toujours quelque grosse bévue qui, si elle ne les fait pas échouer dans leurs entreprises, les signale à la justice. Au bagne, nous appelions cela, nous au-

tres, la marque du bourreau... Eh bien! Nicolle est marqué, soyez-en sûr, marqué au beau milieu du front... Il a pu, comme moi, nettoyer son épaule; du diable s'il se lave le front de manière à le décrasser du chiffre de la potence... Vous verrez ça, vous verrez.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

Vive l'Empereur ! — Vive le Roi !

Le café Kléber, situé, comme nous l'avons dit, sur la place d'Armes de Strasbourg et en face du lieu où s'élève aujourd'hui la statue de l'illustre vain-

queur d'Héliopolis, était fréquenté par la riche bourgeoisie de la ville. C'était un vaste estaminet divisé en plusieurs salles où se casaient, selon leur humeur, les nombreux habitués de la demi-tasse, du carambolage, du double-six et du quinte-et-quatorze. Les salles du fond, envahies par les joueurs de billard, étaient les plus bruyantes et aussi les plus peuplées ; celles de droite et de gauche, réservées aux amateurs du cent de piquet et des échecs, jouissaient de ce grave silence qui convient aux combinaisons profondes ; celle du milieu, destinée aux dominos et au tric-trac, fréquentée d'habitude par les notables per-

ruques de la localité, était, de toutes, la moins remplie.

Un épais nuage de fumée voilait la lumière des lampes et des quinquets, à ce point qu'il fallait un certain temps à ceux qui venaient du dehors pour se reconnaître dans cette honnête tabagie où la pipe, le cigare et la cigarette brûlaient à la fois comme un feu de vestale, sans jamais s'éteindre, de sept heures du soir à minuit.

A l'une des tables de marbre de cette

salle, deux hommes que l'on eût pris pour d'anciens merveilleux du Directoire, jouaient aux dominos sans paraître s'occuper de leur entourage et du bruit qui se faisait dans les pièces voisines. Ces deux sobres consommateurs vidaient, à petites gorgées, l'un, une bavaroise au chocolat, l'autre, une bavaroise au lait, et n'échangeaient pas, en douze minutes, une demi-douzaine de paroles. Ils avaient à peu près le même costume : souliers à boucles, habits marrons à larges boutons argentés, bas chinés, culottes courtes et perruques amplement poudrées. Ils avaient déposé leurs chapeaux (appelés *sextants* par la

mode, à cause de la convexité exagérée de leur forme qui les faisait ressembler à l'instrument astronomique de ce nom), de manière à occuper la partie de la table sur laquelle ils ne jouaient pas. L'un de ces hommes était grand et bien pris dans sa taille ; l'autre, au contraire, était passablement rabougri et louchait horriblement. De temps en temps, nos deux hommes interrogeaient d'un regard soucieux, l'un, la pendule placée en face de lui, l'autre, la porte d'entrée à laquelle son compagnon tournait le dos.

— Le temps passe, dit à voix basse le

plus grand de ces deux nouveaux personnages de l'histoire que nous nous étudions à raconter le plus fidèlement possible.

— Cinq et trois, répondit l'autre à haute voix en plaçant un domino. Il n'est pas encore huit heures et demie, ajouta-t-il entre ses dents... Soyez à votre jeu.

— Ah! fit le bel homme... je crois que nous y voilà.

— As et blanc, riposta le camarade. Vous manquez de sang-froid, mon cher ami ; le succès vous enivre comme si déjà vous aviez gagné.

La porte venait de s'ouvrir, et trois hommes étaient entrés, trois hommes que nous allons nommer sans plus tarder : le comte de Verneil, le lieutenant Delmas et le capitaine Michaux, tous trois déguisés, le comte sous d'épais favoris, Delmas sous des lunettes, et Michaux sous une grave perruque rouge qui lui donnait un faux air de bailli d'opéra-comique.

Nos compagnons s'arrêtèrent dans la salle du milieu, et, feignant de chercher des places, ils enveloppèrent d'un regard circulaire les consommateurs qui les environnaient.

— Voilà, glissa Michaux à Delmas, en lui allongeant un coup de coude : habits marrons, têtes poudrées; ce sont nos gens.

— Que désirent ces messieurs ? demanda un garçon : café, vin chaud, bavaroise, grog ou punch?

— Des dominos et du café, répondit Maxime... Tenez, mettez-vous là.

Et il indiqua du doigt la table des deux ci-devants.

— Vous permettez, messieurs, dit Delmas en s'asseyant et montrant les chapeaux qui embarrassaient la table.

— Avec grand plaisir, messieurs, avec

empressement, répondit le petit louche en reculant sur la banquette.

Le garçon servit le café, et versa sur le marbre saupoudré de son, une boîte de dominos.

— Ah çà! dit Michaux à voix haute et gaîment, nous jouons le tout en cinquante, n'est-ce pas? il est bientôt neuf heures.

— En cinquante, soit.

— Écartons-nous le double-six ?

— Oui, comme d'habitude, répondit Verneil.

— Ça y est, s'écria Michaux, et il envoya rouler le double six jusque dans le jeu de ses voisins.

— Ce domino est à vous, messieurs, dit l'un des ci-devants.

— Oui bien, répondit Michaux : mais

nous le mettons de côté... Ces grosses pièces sont gênantes.

— Vous faites là une singulière partie, interrompit l'homme au mauvais œil...

— A chacun sa mode, riposta Delmas, nous jouons, nous, à qui perd gagne.

— Ah! très-bien, bonne partie! dirent à la fois les deux voisins... nous compre-

nons... Bonne chance à tous trois, messieurs.

— A vous de même, ajouta Michaux.

Les deux parties se firent en silence, et lorsque la pendule sonna neuf heures, les hommes aux culottes courtes se levèrent, prirent leurs manteaux et sortirent du café. Cinq minutes après, les cinq joueurs de dominos se serraient les mains sur la place d'armes, en déclinant leurs noms. Les ci-devants déclarèren

se nommer, l'un, le bel homme, le capitaine Bérenger, l'autre Deschamps, chirurgien en demi-solde.

— Eh bien! dit le bouillant Michaux, partons-nous? Nous n'allons pas bivouaquer sur la place, j'imagine.

— Et le général Bonnefond? demanda Deschamps, n'est-il pas arrivé avec vous, messieurs?

— Il est dans le faubourg, hôtel des

Trois-Rois... A onze heures précises, nous le trouverons à quelques pas du poste de l'arsenal.

— Tout est donc pour le mieux, répondit le capitaine Bérenger.. Ah! messieurs, la belle révolution! le beau triomphe! la belle vengeance!

— Je trouve que nous parlons beaucoup les bras croisés, observa Michaux.

— Prudence est mère de sûreté! brave

capitaine. Nous ne pouvons pas voler comme des hannetons, à la conquête de l'empire. Il est nécessaire que nous nous entendions..

— Sans doute, dit Verneil.

— Naturellement, reprit Michaux; mais nous ne nous entendons pas souvent.

— Nous avons trois opérations principales à faire, commença le chirurgien

Deschamps : 1° soulever le quinzième de ligne; 2° soulever les pontonniers; 3° soulever l'artillerie de l'arsenal. Les trois fourneaux sont chargés, il n'y a qu'à y mettre le feu... Les mines sauteront en même temps... j'en réponds.

— Qu'est-ce qu'il nous faut de plus, demanda Michaux en tapant du pied, je prends des engelures, moi, à vous attendre et vous entendre.

— Patience, capitaine, patience! Ces

trois opérations achevées, il nous en restera trois sur les bras : arrêter le lieutenant-général; arrêter le préfet; arrêter le receveur-général et sa caisse.

— C'est facile, tout ça, continua Michaux ; avec une dizaine d'hommes, je m'en charge.

— Ceci bâclé, tout sera dit, interrompit Deschamps... Nous ferons tirer le canon de la citadelle, et la France saluera Napoléon II.

— Mais, pour faire tirer le canon de la citadelle, il faut y entrer, dans cette citadelle, observa Michaux.

— Puisque le commandant est à nous, puisque nous allons le trouver, dit Delmas.

— Sans doute, reprit Deschamps,.... Quant aux détails d'exécution, c'est chose réglée, vous le savez : M. de Verneil se rend, avec moi, à la caserne du 15e régiment de ligne ; M. Delmas va, accom-

pagné du capitaine Béranger, au quartier des pontonniers ; le général Bonnefond se présente à l'arsenal ; vous, capitaine Michaux, vous restez avec le commandant de la citadelle pour mettre à la raison les mutins qui feraient opposition. Nous réglons tous nos montres sur l'horloge de la cathédrale, à onze heures sonnant : *Vive l'Empereur* !

— *Vive*... s'écria Michaux, saisi d'enthousiasme.

— Perdez-vous la tête ! dit le chirur-

gien, en le secouant rudement par le bras.. Si je ne vous avais pas arrêté, vous alliez, Dieu me pardonne ! pousser en plein vent un cri à nous faire écharper.

— C'est vrai que ma tête se détraque un peu, répondit Michaux ; aussi, que diable ! finissons-en... j'ai les nerfs agacés ..

— En route donc, sans plus tarder, interrompit Deschamps... vous m'avez

donné la chair de poule, mon vaillant capitaine... Au nom de Sa Majsté le roi de Rome, calmez vos nerfs... Ne marchons pas en bande, messieurs ; tenons-nous à distance par deux et par trois..... la police a des yeux de lynx, en Alsace.

— Tout va bien, dit Delmas au comte de Verneil auquel il donnait le bras.

— Oui, tout paraît aller à souhait, répondit laconiquement Maxime.

— Auriez-vous des appréhensions, monsieur le comte?

— Moi... fit Verneil, comme s'éveillant en sursaut... Non, aucune, assurément.

— Vous me paraissez distrait, préoccupé, chagrin même.

— Ah! monsieur, je joue ici plus gros jeu que vous tous!

— Votre tête, comme chacun de nous la sienne...

— Je ne parle pas de ma tête, monsieur Delmas; au moment où je l'expose, y songer, serait au moins de la pusillanimité, mais, s'il faut vous le dire, mon âme n'est pas sans regrets, sans remords. Singulière destinée que la mienne! De fidèle et fervent royaliste, me voilà lancé dans une conspiration bonapartiste..... J'ai combattu le drapeau de la République et de l'Empire, et je marche, aujourd'hui, une cocarde tricolore dans ma poche... Je suis gentilhomme, monsieur le baron, et mon père a été tué aux Tuileries, le 10 août, en défendant son roi... Moi, je vais essayer de renverser le trône qu'ont si noblement servi mes ancêtres...

Il faut beaucoup de courage, croyez-le, pour commettre certaines lâchetés...

— Vous m'effrayez, répondit Delmas, et, puisqu'il en est ainsi, hâtez-vous de nous abandonner... Je vous sais trop galant homme pour redouter, de votre part, la moindre indiscrétion.

— Vous abandonner... oh ! non... Que voulez-vous ? la fatalité m'a choisi... J'irai jusqu'au terme que m'assigne le destin. Je me mépriserais si, à cette heure

solennelle, mon cœur était de glace et sourd aux reproches de ma conscience... Soyez persuadé, monsieur, que je déploierai dans deux heures autant d'énergie que les hommes les plus ardents de votre parti... Mais je ne sais à quoi attribuer ma défaillance morale, ou pour être franc, je ne sais que trop d'où elle me vient... Vous triompherez dans cette entreprise qui me sera funeste... et Dieu sera dans cette circonstance, juste comme toujours.

Ici le comte toussa légèrement sous l'é-

treinte d'une fièvre lente qui le dévorait depuis son départ de Paris, et Paul Delmas se dit, en songeant à la funèbre prédiction du chevalier :

— Le malheureux, il sent approcher sa fin.

— Vous me demanderez, reprit Verneil, pourquoi ces remords me viennent si tard, ou bien pourquoi j'ai franchi, s'ils m'ont assailli plus tôt, la barrière qu'ils opposaient à mes projets... Hélas! je vous répondrai : j'aime madame de

Mont-Ville; cet amour a complétement déraciné ma raison... et je suis devenu bonapartiste, parce qu'elle appartient à ce parti. Je conspire, parce qu'elle conspire avec moi, avec vous, avec nous, parce que... Ah! monsieur le baron, si cette réponse ne vous satisfait pas, si vous ne comprenez pas qu'un malheureux puisse être assez fatalement frappé de vertige pour tout sacrifier à une femme, sa fortune, ses affections, son opinion, sa vie, son honneur; si vous ne comprenez pas que, devenant insensé devant le sourire, la grâce, la beauté, le tyrannique empire de cette femme, on n'hésiterait pas à incendier le monde

pour plaire à son extravagant caprice... c'est que vous n'aimez pas... Alors, mon cher baron, Dieu vous garde de jamais aimer.

Delmas tressaillit à ses mots qui enflammaient et son cœur et son imagination.

« Etrange destinée, en effet, se dit-il avec amertume : n'est-ce pas pour Antoinette de Lauzane, comtesse de Verneil que je suis ici ?... Ah ! si cet homme pouvait lire dans mon âme ! »

— Nous sommes arrivés, je crois, reprit Maxime... Allons, monsieur le baron, oubliez que j'ai eu un instant de faiblesse, et ne me jugez qu'à l'œuvre.

— Cette faiblesse vous honore, répondit Delmas... Si vous le voulez, elle serrera le nœud de notre naissante affection.

— De tout mon cœur... vous êtes un brave et loyal soldat, votre estime me consolera du peu de cas que je fais de moi-même.

Paul et Maxime se donnèrent la main; et, pressant le pas, ils rejoignirent le capitaine Bérenger, Michaux et Deschamps, qui s'étaient arrêtés à la rencontre d'un quatrième personnage.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

Vive l'Empereur ! — Vive le Roi ! *(Suite.)*

— Messieurs, leur dit Deschamps, permettez que je vous présente M. de Sorback, major de place, et commandant de la citadelle par intérim... il confirme

ce que j'ai eu l'honneur de vous annoncer, tout est prêt, chacun des nôtres est à son poste; le misérable pouvoir que nous allons renverser, s'endort dans une sécurité profonde.

— Oui, mes amis, ajouta le major de place; la Providence nous a certainement favorisés; car jusqu'à présent du moins, nous n'avons rencontré aucun obstacle. Les troupes sont impatientes, la campagne n'attend que nos trois coups de canon pour se soulever. Les frères que nous avons dans la ville sont déjà

sous les armes. On n'aura jamais fait plus belle révolution... Il ne sera pas versé une goutte de sang... Eh bien! monsieur le comte, poursuivit le major, s'adressant à Verneil, qui nous aurait dit, il y a six mois, que nous nous retrouverions dans un camp de révolte?.. Ah! les malheureux! ils l'auront voulu! Ces gens-là ne font que des fautes... Ils ont abreuvé de dégoût leurs amis les plus fidèles, tant pis pour eux!

— Mais à vous, monsieur de Sorback, interrompit le comte, qu'ont-ils fait dont vous ayez à vous plaindre?

— A moi !... ne me devaient-ils pas un régiment et la croix de commandant? Les ingrats! les oublieux !... ils ont préféré combler leurs nouveaux courtisans. Qu'ils s'adressent donc à cette valetaille pour avoir des défenseurs... Moi je ne les sers plus, je les attaque, messieurs, je vais vous faire entrer dans la citadelle d'abord, puis à mon logement. Là, vous trouverez des uniformes de l'armée impériale .· L'habit bourgeois ne dit rien, il est froid ;... nous devons parler au cœur et aux yeux des masses. Enfin, nous attendrons, à l'abri, le moment d'agir... J'ai vu le général Bonnefond, il sera en grande tenue, à onze heures,

devant l'arsenal; sa présence était nécessaire dans les faubourgs; nous n'avons pas à nous inquiéter de lui.

Le major de place, après avoir donné le mot au factionnaire placé à l'avancée de la citadelle, fit franchir deux ponts-levis aux conjurés, et les introduisit jusque dans son pavillon et dans ses appartements.

— Ici, dit-il, nous pouvons parler sans gêne ; mes domestiques sont tous

soldats et du complot. Mes amis, voilà, ajouta-t-il en ouvrant une grande armoire, voilà le vestiaire général et l'arsenal... Choisissez vos uniformes et armez-vous. Les pistolets sont chargés et amorcés, je vous en préviens... pistolets à deux coups, fabrique de Liége ; que chacun en prenne deux... il faut être en mesure de défendre sa vie en cas de malheur.

— J'aime ce luron-là, moi, dit Michaux à Verneil, il prévoit tout.

— Mon cher baron, glissa Verneil à

Delmas sans répondre au capitaine, j'aime mieux avoir à faire aux vrais bonapartistes ; ce major de place ne m'inspire qu'une médiocre confiance... je l'ai connu si chaud royaliste !

— Ah ! monsieur le comte, un pareil soupçon ! songez donc à ce que vous étiez.

— C'est précisément parce que j'y songe, interrompit Maxime, que je méprise les renégats.

— Si vous saviez, continua M. de Sorback ce qu'il m'a fallu de soins, de patience, d'audace et de ruse pour rassembler dans cette armoire tout ce que vous y voyez ! Il n'est pas un de ces oripaux qui, saisi chez moi, ne m'eût exposé à être fusillé... Aussi je brûle d'en finir... Allons, messieurs, habillez-vous.

Michaux, Delmas, Deschamps et Béranger, prirent des uniformes à leur taille. Maxime s'arma de deux pistolets dont il examina les amorces.

— Vous ne vous costumez pas, monsieur le comte ? lui demanda le major.

— Non... Je n'ai pas l'habitude de porter l'uniforme; je serais gauche et gêné... A quoi bon d'ailleurs, mentir une fois de plus?... Je ne suis pas soldat... Cette cocarde, ces armes, et une décision bien arrêtée suffisent au rôle qui m'est assigné.

Lorsque les conjurés furent tous, à l'exception de Maxime, revêtus de leurs habits militaires, et enveloppés de manteaux qui cachaient leurs épaulettes, dix heures et un quart sonnèrent à la cathédrale.

— Réglons nos montres, s'écria le major... Très-bien; maintenant, mes chers amis, à nos postes. Vous, monsieur Deschamps, vous allez à la caserne du 15e de ligne, avec le comte de Verneil; vous, capitaine Bérenger, c'est au quartier des pontonniers que vous menez M. Delmas; moi, je resterai avec le brave capitaine Michaux pour enlever ma garnison. Le général Bonnefond est chargé d'opérer à l'arsenal. A onze heures précises, chacun de nous abordera le factionnaire de la garde de police et lui dira : « *Vieille garde!* » Le factionnaire répondra : « *Au poste!* » et présentera les armes.

Le reste, messieurs, ainsi qu'il est convenu, et selon les instructions émanées du comité central. Les postes des casernes sont occupés par des hommes du mouvement, la troupe ne dort pas... Il ne faudra pas perdre une minute... Le 15ᵉ de ligne enverra un détachement à la préfecture, les pontonniers iront au quartier-général, le comte Bonnefond se charge de la caisse publique... *Vive l'Empereur!* mes amis; serrons-nous encore la main.

Verneil, Delmas, Bérenger et Deschamps sortirent, accompagnés du ma-

jor de place qui, leur ayant fait livrer le passage des pont-levis et de l'avancée, revint trouver le capitaine Michaux.

— Embrassons-nous, dit Verneil a Delmas, avant de le quitter : peut-être ne vous reverrai-je plus.

— Volontiers, monsieur le comte, mais chassez vos noirs pressentiments.

— Dépêchons, messieurs, dépêchons, dit Deschamps, une minute de retard, et la France est perdue !

« Pauvre France ! » soupira Verneil en s'éloignant, les enfants, les meilleurs comme les plus mauvais, s'unissent pour te déchirer ! »

Le capitaine Michaux s'était assis en face du major ; et, dans son impatience, il tirait sans cesse sa montre comme pour précipiter la marche du temps.

— Savez-vous bien que vous êtes toujours un dragon superbe ! dit le major ; c'est étonnant comme le casque vous rajeunit !

— Oui, on m'a souvent répété cela. Mais, ventre de biche! je voudrais bien vieillir de dix minutes à l'heure qu'il est... Ah ça! je n'ai pas trop compris ce que vous nous avez raconté à propos de votre garnison... Ne sont-ils pas tous pour Sa Majesté l'Empereur, vos fantassins ?

— Tous, non, mais la grande majorité.

— Faudra donc en exterminer quel-

ques-uns de ces vilains troubadours ?... Porter une clarinette et ne pas être pour l'Empereur, c'est comme qui dirait un sacristain qui ne serait pas pour le pape... Je vas vous les arranger, moi, ces fainéants !

— Oh ! ce sont des conscrits ; ils n'aiment pas l'Empereur parce qu'ils ne l'ont pas connu ..

— Mauvaise raison... A Witepsk nous en avions des conscrits, des enfants de

Paris... et à Montereau, et en Champagne donc !... Mais ces petits lapins-là vous avaient de l'âme jusqu'aux talons. « L'honneur leur sortait par tous les pores, » a dit Sa Majesté l'Empereur et Roi... Bon ! bon ! cinq minutes encore et onze heures sonnent ! Bigre de bigre ! du vitriol dans le sang ; faut que je marche...

— Voilà le moment ! dit le major .. partons... nous allons entrer au poste de la poudrière... Vous comprenez que je n'y ai pas mis des verdets, à ce poste... vous comprenez ?

— Oui, oui... Ah ! vous êtes un vieux malin, vous; j'ai vu ça de suite.

— Eh bien ! arrivés dans ce poste, nous crions : *Vive l'Empereur !* et le tour est joué... Si le coup venait à manquer, dans la ville, nous nous faisons sauter avec la citadelle plutôt que de nous rendre... Il n'y a que trente milliers de poudre et cartouches dans les caves...

— Vingt-cinq mille pipes!... voilà une idée, par exemple! Adopté, nom d'un petit bonhomme, adopté !

— Sans compter, reprit le major, que si ma garnison boudait, nous lui ferions faire la cabriole, et... la seule menace de cette cabriole changera les récalcitrans en vrais agneaux.

— C'est vrai qu'on a eu tort de ne pas vous donner de l'avancement à vous! répondit Michaux... Ah! vous êtes un lapin... En avant, marche!

— Prenez un pistolet de chaque main, dit le major au capitaine, imitez-moi, et

attention... Nous ne sommes plus qu'à dix pas de la sentinelle... Attendons le signal.

Le premier coup de onze heures sonna à la cathédrale.

— *Vive l'Empereur!* et aux armes! cria Michaux à pleins poumons, en s'élançant dans le poste. — Allons! enfants, à bas le drapeau blanc, voilà votre cocarde!... Suivez l'exemple de votre brave chef!... *Vive Napoléon II!*

Michaux s'effaça pour démasquer le major, qui était resté derrière lui, et il fit un bond de tigre blessé, en entendant M. de Sorback lui dire, le pistolet au poing :

— *Vive le Roi!* misérable... Un mot, un geste, et tu es mort.

Michaux se tourna vers les soldats qui avaient sauté sur leurs armes.

— A moi, mes enfants ! leur dit-il ; je

suis un ancien de Sambre-et-Meuse, des Pyramides et de Moscou... Faites justice de ce traître.

Le poste choisi par le major pour cette expédition, était composé en entier d'hommes connus pour leur dévoûment aux Bourbons. Le sous-officier et ses soldats croisèrent donc la baïonnette sur Michaux, en criant : *Vive le Roi!*

— Rends-toi, reprit M. de Sorback, et subis, au moins avec résignation, le sort

de tes complices qui, dans ce moment, ont les poucettes...

—Les poucettes ! répéta Michaux, essaye de me les mettre, et pare-moi ça d'abord.

Le capitaine fit feu de ses deux pistolets sur le major, qui se mit à rire.

— Ah ! brigand ! s'écria Michaux en regardant fumer l'amorce de ses pisto-

lets, tu avais pris toutes tes précautions !

— Celui-là ne ratera pas, répondit M. de Sorback, et il ajusta le capitaine, qui lui dit froidement :

—Je suis bien sûr que tu ne tireras pas. Ce n'est pas un cadavre qu'il vous faut, mais un prisonnier... Allons, prenez-le... Chien de berger, fais ton métier ; sur l'échafaud, je ne changerais pas ma peau contre la tienne. Sur ce, attachez-

moi, insultez-moi, frappez-moi, je m'en soucie comme de vos compliments, Pierrots et Tourlourous que vous êtes ! Ne vous gênez donc pas pour me serrer les poignets... je suis plus dur à la douleur que vous n'êtes lâches... Allez donc ! encore plus fort... là... jusqu'au sang... c'est très-bien... grand merci ! et maintenant où me conduirez-vous, mes bons messieurs ?

— A la geôle, coquin, répondit le major; à la geôle, où tu vas trouver tes bons amis Verneil, Delmas, Bonnefond, et où

le scélérat de Blandin, votre chef à tous, ne tardera pas à le rejoindre

— Notre compagnie vaudra donc mieux que la tienne, Trestaillons de mon cœur... *Par le flanc gauche... gauche...*, ajouta-t-il, sur le ton du cammandement : en route, mauvaise troupe; et au pas accéléré ; si ça ne vous fait rien, ôtez-moi la vue de ce parfait honnête homme.

Le major rentra chez lui après le dé-

part de Michaux et de son escorte. Puis, tirant une clef de sa poche, il ouvrit un cabinet qui touchait au salon où il avait reçu les conjurés.

— Affaire terminée, dit-il au chevalier de Cordouan (Nicolle), qui était paisiblement assis dans ce cabinet.

— Je suis très-content de vous, monsieur de Sorback, répondit Nicolle ; vous avez montré beaucoup d'intelligence et de vigueur..... votre carrière s'en ressentira...

— Je n'ai pensé qu'à servir le Roi, monsieur le chevalier.

— Bien ! bien ! il est cependant permis de songer à sa propre fortune. Avez-vous eu soin de me menacer dans la personne de Blandin, des foudres de la justice ?

— Oui, j'ai suivi vos instructions.

— A merveille ! comme de juste, je

ne paraîtrai pas au procès où il ne sera question que d'un sieur Blandin, chef de complot et contumax. Ce pseudonyme me fera échapper aux caquetages des gazettes ; le chevalier de Cordouan n'aura rien à démêler avec les juges, les avocats, la procédure et le public. Mon rôle dans cette brillante affaire, doit être, à perpétuité, le secret du ministre de la police, de Mandel, vous et moi... Pour le moment, ce rôle est fini... adieu, je me sauve en Prusse, et vous laisse tout l'honneur de l'aventure, vous serez ce que vous voudrez, mon cher de Sorback, quand justice sera faite de ces grands coupables. J'espère bien que,

comme ses acolytes, le général Bonnefond est actuellement sous les verroux.

— Certainement... Diable ! c'est là notre plus importante capture ; le général a dû se rendre à onze heures à l'arsenal, où j'ai donné des ordres et pris des mesures pour son arrestation.

— Oui, mais êtes-vous bien sûr qu'il s'y soit rendu à l'arsenal ?

— Parfaitement sûr... je l'ai vu, dans la journée, à son hôtel, et il m'a lui-même fixé à ce sujet.

— Bravo ! Adieu, mon cher major... adieu, il est temps de nous séparer.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

Les prisonniers.

Lorsque le capitaine Michaux arriva à la prison militaire, il vit un rassemblement qui ne lui laissa aucun doute sur le sort funeste de ses compagnons. Deux

forts piquets de gendarmerie stationnaient aux extrémités de la rue, et les sentinelles étaient doublées au guichet.

En entrant dans la salle du greffe, Michaux aperçut Delmas, qui, assis sur un banc contre la muraille, prêtait son épaule pour appui au comte de Verneil. Le comte avait la tête enveloppée d'un bandeau sanglant : il paraissait épuisé ; son visage était affreusement pâle, et ses yeux ne s'entr'ouvraient que pour jeter des regards dédaigneux à son entourage.

— Mettez-vous là, cria un geôlier à Michaux, en lui montrant le banc des prisonniers.

— Ah ! ah ! dit Maxime, faisant un effort pour se soulever et tendre la main à ce nouveau compagnon de malheur, vous voilà, capitaine, j'espérais que vous vous tueriez ou vous vous feriez tuer...

— Il n'y a pas eu mèche, répondit Michaux ; il fallait noces complètes à ces

messieurs, et on tenait à nous avoir vivants pour les robes rouges, les robes noires, le diable et sa boutique. J'ai tiré sur le gredin de major; mais les pistolets étaient chargés avec du coton...

— A qui le dites-vous? interrompit Delmas; mes quatre coups ont raté... Le comte n'a pas été plus heureux, et le coup de crosse qu'il s'est donné n'a pu que le blesser.

— Malheureusement! reprit Maxi-

me..... Que la volonté d'en haut soit faite !

— Amen ! et puis, comme dit le père Nock : *Qu'est-ce que voulez-vous?* s'écria Michaux... Il m'avait cependant prédit ça, le vieux marsouin...

— Capitaine, ne prononcez pas ce nom, dit Delmas vivement et à voix basse : d'abord vous me brisez le cœur, et puis vous compromettriez un homme qui est mon second père... Pour l'amour de Dieu, silence ! on va nous séparer.....

Dans votre interrogatoire, pas un mot sur l'honnête et vaillant Nock.

— Si on m'en parle, je saurai quoi répondre, n'ayez pas peur... N'a-t-il pas résisté à toutes mes tentatives d'embauchage?... Il a du nez, le vieux, un fameux nez!...

Après avoir inscrit les prisonniers sur le registre d'écrou, le gardien en chef de la prison procéda à leur incarcéra

tion. Par une tactique adroite du juge d'instruction, Delmas et Verneil furent, provisoirement, enfermés dans une même cellule, tandis que Michaux fut mis à part. C'était un piége inutilement tendu à ces hommes qui, loin de vouloir se défendre dans l'instruction de leur procès, désiraient tous les trois arriver, le plus vite possible, à l'inévitable catastrophe. On espérait que Delmas et Verneil, esprits cultivés, s'entendraient pour échafauder un système de justification, de réticence, de dénégations en faveur de leurs affiliés inconnus; et l'on pensait que le capitaine Michaux, tête plus lourde, esprit brouillon, fournirait à l'accu-

sation des preuves de l'entente combinée de ses co-accusés.

Delmas et le comte entrèrent dans le même cabanon, où ils furent mis aux fers, et, comme Verneil avait perdu beaucoup de sang, on fit prévenir le médecin de la prison pour qu'il eût à lui donner des soins.

La cellule des deux prisonniers recevait assez de jour par une lucarne forte-

ment grillée, à plus de deux mètres du sol, qui donnait sur un chemin de ronde juste au point où ce chemin faisait un coude. Une sentinelle était placée de manière à plonger sa vue sur deux faces du chemin et au besoin dans la cellule.

— Il paraît que nous sommes bien gardés, dit Maxime à Delmas : un factionnaire à notre porte et probablement un factionnaire là-haut, car j'entends résonner une crosse de fusil.

— Oh! nous sommes pris et bien pris,

répondit Delmas, et à moins d'un miracle...

— Un miracle! Dieu n'en fait que pour les honnêtes gens ; à ce compte! j'espère qu'il pensera à vous... Quant à moi, je lui demande une faveur... une seule... celle d'échapper à l'échafaud par une mort foudroyante, une attaque d'apoplexie... Mais, bah! j'ai toujours eu une santé de fer... Jamais la moindre migraine, pas même un rhume.

Delmas sourit à ce propos, et avec une amère pitié.

— Vous souriez, continua Verneil ; vous pensez peut-être, mon cher baron, que je regrette cette belle jeunesse, exempte de douleurs et d'infirmités..... Non, non, détrompez-vous... J'ai fait, depuis que je suis éloigné de madame de Mont-Ville, de profondes, terribles et sinistres réflexions. Je ne suis, pour ainsi dire, plus le même homme qu'au moment où j'ai quitté Paris. Il faut croire que, comme ces pauvres papillons, irrésistiblement attirés par la lumière qui finit par les détruire, j'étais fasciné par cette femme digne de mon respect, je l'avoue, mais non pas de mes adorations, car la comtesse de Verneil, si vous la connais-

siez, est au moins aussi belle, certainement plus grande dame ; et puis, elle est la mère de mon fils !... Depuis qu'en m'éloignant de madame de Mont-Ville, je me suis rapproché si brusquement, hélas! de mon éternité, le charme s'évanouit... je sors d'un mauvais rêve... Je me trouve misérable... odieux, et il me faut un violent courage pour ne pas maudire mon tentateur... ce pauvre Cordouan, que je tremble toutefois, de voir arriver ici. C'est le chevalier qui, le premier, m'a parlé de madame de Mont-Ville ; c'est lui qui m'a présenté à elle.

— Ne vous avait-il pas prévenu du danger que vous auriez à courir ?...

— Sans doute, mais il était trop tard !.. Tenez, mon ami (je peux vous appeler ainsi, puisque le malheur nous a faits frères), j'éprouve, je ne sais pourquoi, le besoin de vous ouvrir mon cœur par une sorte de confession générale. A coup sûr, je périrai avant peu, tandis qu'il est possible que vous sortiez vivant et libre de ce lugubre cachot.

Delmas secoua tristement la tête.

— Dieu est grand ! disent les Orien-

taux, il ne faut pas chercher à pénétrer ses desseins; je suis résigné; soyez-le, et attendons. Je veux vous raconter ma vie, parce que, si vous rentrez dans le monde, vous irez porter à la comtesse de Verneil, à son père, à sa mère, le témoignage de ma honte, de mes remords et du repentir suprême que je mets aux pieds de mon créateur, pour qu'il couvre de sa miséricorde ces êtres chéris de mes re mords... Un jour, peut-être, vous embrasserez pour moi mon fils, et vous lui direz de ne pas maudire ma mémoire... je ne suis qu'une victime du destin... Ecoutez-moi.

Delmas écouta, en effet, le long récit

de Maxime de Verneil, qui s'accusa bravement de ses folies, de ses fautes et de toutes les causes qui avaient provoqué sa trahison envers le roi. Ce récit était complétement d'accord avec ce que Delmas avait appris de la bouche du chevalier de Cordouan. Le comte espérait épouser madame de Mont-Ville, en échappant à madame de Verneil par le divorce. Delmas ne put que reconnaître la sincérité des confidences du chevalier, mais il admira combien la Providence vient en aide aux malheureux mêmes qu'elle afflige : Verneil, atteint d'une maladie mortelle, Verneil qui, poitrinaire, n'avait pas un an à vivre, se croyait une santé de fer et

se plaignait de la vigueur de sa constitution. Delmas respecta, toutefois, cette heureuse sécurité. Quoique le glaive de la loi fût suspendu sur la tête du comte, il eut été barbare de lui révéler sa situation désespérée, car, enfin, Dieu pouvait laisser la vie aux imprudents qui s'étaient, d'eux-mêmes, si aveuglément voués à la mort.

La conversation des prisonniers fut interrompue par l'arrivée du médecin en chef des prisons.

Le médecin entra brusquement dans

la cellule, et laissa le geôlier à la porte dans un corridor.

—Ciel! dit tout bas Delmas, c'est vous, mon cher major!

— Ah! mon Dieu! répondit le docteur Franck devenant pâle: vous ici, Paul!... Silence, malheureux! pas un mot... Rappelez-vous que nous ne nous connaissons pas... Lequel de vous deux réclame mes soins, Messieurs? Je n'y vois plus... J'ai comme un nuage devant les yeux.

— Moi, docteur, dit Maxime.

— Ah ! pardonnez-moi..... vous êtes blessé... Voyons la plaie.

Et le docteur enleva le bandeau du comte d'une main frémissante, en ne cessant pas de répéter : Quel malheur ! quel malheur !

— Ce ne sera rien, dit-il, après avoir sondé la plaie; du repos, du courage ! Il

en faut, et beaucoup, dans la position où vous vous trouvez, monsieur. Dans trois jours, la blessure sera cicatrisée... Si jeunes, tous les deux! ajouta-t-il; tous deux bâtis pour vivre cent ans, et tous deux si près...

— Docteur, vous avez de la générosité dans le regard, dans la voix, reprit Maxime; au lieu de me guérir, tuez moi.

Le major Franck secoua la tête avec

chagrin ; deux larmes roulèrent sur ses joues, et il ne répondit pas. Puis se tournant vers Delmas, il lui dit :

— Et vous aussi, soyez fort... Songez au château de Lauzane... Ah ! malheureux ! malheureux ! Fallait-il que je rentrasse d'exil après dix-huit mois, pour vous voir dans cette position !... Adieu... monsieur, je reviendrai vous voir dès qu'il fera jour, ajouta-t-il, s'adressant à Verneil.

Et il partit, troublé, désespéré, sans trop savoir où diriger ses pas.

En entendant prononcer le nom de Lauzane, Maxime et Delmas avaient tressailli sous la pression d'idées bien différentes. En effet, le comte de Verneil n'avait réservé qu'une chose dans sa confession : il n'avait pas émis son opinion sur la cause à laquelle il attribuait la froideur de sa femme à l'époque de son mariage, et cette opinion était, qu'à l'insu de sa famille, mademoiselle de Lauzane pouvait bien avoir éprouvé pour un rival sacrifié un tendre sentiment.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

Les prisonniers (*suite*).

Delmas, en se voyant arracher, par une sorte de fatalité, le secret de son cœur, éprouva une secousse si violente.

qu'il n'osa plus lever les yeux sur son compagnon de captivité.

— Hélas! dit-il, le ciel l'accable! N'était-il pas assez malheureux!

Maxime rompit, le premier, l'écrasant silence qui, depuis le départ du docteur Franck, régnait dans l'étroite cellule.

— Je vous ai fait l'aveu de tous

mes péchés, mon cher baron, commença-t-il avec douceur : m'estimez-vous assez pour me confier quelques épisodes de votre jeune et belle existence?...

— Moi! interrompit Paul... J'ai à peine vécu, hélas!

— D'après ce que vient de nous dire ce bon docteur, vous avez eu, vous aussi, des amourettes... au moins une. N'a-t-il point parlé du château de Lauzane?...

Y aurait-il deux châteaux de ce nom ?... Je n'en connais qu'un en France, celui de ma femme. Racontez donc, mon ami : la fraîcheur de vos souvenirs apaisera la fièvre des miens.

— Vous le voulez? s'écria Delmas qui ne se trompait pas à la forme caressante d'un langage où perçait clairement une pointe d'irritation.

— Je ne le veux pas... je prie.

— Eh bien! monsieur le comte, c'est

en effet, mon devoir de ne rien vous cacher. Si hardie que soit ma franchise, elle ne vous dira jamais assez haut combien la comtesse de Verneil aura droit à votre respect, à vos regrets, à votre amour, si Dieu vous rend à votre famille.

— J'écoute, dit le comte; parlez sans crainte de froisser mon amour-propre. Je suis, maintenant, fait à la souffrance.

Et il écouta, en effet, sans faire le

moindre geste de colère ou de dépit, de surprise ou d'incrédulité, toute l'histoire de Paul et de Louise Boileau.

— Madame de Verneil, dit-il, après que Delmas eût fini, a eu le tort grave de me taire cette aventure. J'ai volé à bien des gens leurs maîtresses, mais je n'ai jamais pris la fiancée ou la femme de personne. Le chevalier de Cordouan appelait cela « mon travers... » Il est, vous le voyez, plus mauvais sujet que moi. Si mademoiselle Antoinette m'avait raconté l'histoire de Louise Boileau,

j'aurais favorisé votre mariage, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Et vous eussiez échoué, interrompit Delmas.

— Pourquoi donc?

— Parce que, victime d'une sanglante calomnie, j'étais et suis encore séparé de cette noble femme par un abîme.

— Quelle calomnie? quel abîme?

— Des misérables ont osé accuser mon père d'avoir assassiné le fils du marquis de Lauzane.

— Il est mort à l'ennemi!...

— Je n'en doute pas; mais on a lâchement flétri la mémoire de mon père, et cette révélation, odieuse autant que mensongère, portée au cœur de made-

moiselle de Lauzane, a décidé de ma ruine... a fait votre mariage.

— Je commence à comprendre, dit le comte.

Puis, tout à coup, son visage se couvrant d'une teinte sombre, il dit :

Comment donc se fait-il, monsieur, que vous vous soyez jeté dans une entreprise politique côte à côte avec moi? Cette détermination n'est pas naturelle

de votre part. Aucun sentiment ne me l'explique. Si je vous eusse connu avant mon mariage, j'eusse protégé vos espérances. Si j'avais pu deviner la raison véritable de l'indifférence de ma femme, je vous aurais détesté.... Le cœur de l'homme est ainsi fait, que ceux-là mêmes d'où la générosité déborde, ont encore quelques grains d'égoïsme et de jalousie dans leurs dernières profondeurs. J'en conclus, monsieur, que, voyant en moi un rival victorieux quoique indigne de sa victoire, vous avez dû me haïr de toutes les forces de votre âme, et qu'à moins d'avoir atteint ce degré de perfection que Dieu refuse à sa

créature, vous auriez dû, non pas vous rapprocher de moi, me tendre la main, me traiter en frère, mettre votre tête avec la mienne sous le couteau, mais me fuir avec une horreur en quelque sorte légitime... Seriez-vous un saint? Quel but avez-vous poursuivi?

— Que me demandez-vous là? grand Dieu!

— Je vous demande la vérité... N'ou-

bliez pas que nous prononçons, ici, dans ce lugubre cachot, des paroles de mourants.... Le ciel et l'enfer les écoutent.... A vous de choisir...

— Je... N'avez vous pas songé... au divorce?...

— Il paraît que vous penchez pour l'enfer, monsieur le baron; c'est beaucoup d'audace, au point où nous en sommes, et je ne vous en ferai pas compliment... Vous mentez mal.

— Ce dernier mot fut comme un coup de fouet pour Delmas. Il frissonna ; et, agitant les fers dont ses mains étaient chargées, il s'écria :

— Non, je ne mentirai pas. On m'a dit que... que madame de Verneil était des nôtres, à votre insu, dans cette conspiration...

— Qui vous a fait cette ridicule et monstrueuse imposture?

— Le chevalier de Cordouan.

— Et de quel droit vous a-t-il parlé ainsi de la comtesse?

— Au nom de l'intérêt qu'il nous porte à elle et à moi. Il connaissait sans doute vos projets de divorce.

— Ce projet, je ne l'ai eu que parce qu'il me l'a inspiré lui-même, et il ne m'en a parlé que la veille de notre départ. Ne cherchez pas à feindre, monsieur le baron, cherchez mieux. Ce n'est ni par dévoûment pour les tendances

politiques de ma femme, ni par espoir de me voir divorcer, que vous vous êtes brusquement jeté dans nos rangs. La comtesse est née royaliste et mourra royaliste. La fable de sa conversion aux idées bonapartistes est aussi grossière que stupide... Le chevalier ne vous a pas dit cela...

— Sur mon honneur, monsieur, il me l'a dit sérieusement. Selon lui, la comtesse de Verneil a fourni la majeure partie des fonds destinés à notre entreprise. Le chevalier m'a dit encore une chose

que j'aurais voulu vous taire, mais que votre incrédulité m'oblige à ne pas cacher. Il est vrai qu'il ne m'a point parlé de votre projet de divorce ; je prenais ce détour par respect pour votre état, état que vous semblez ignorer, mais que, dans notre situation commune, je peux vous révéler sans cruauté. Vous êtes attaqué d'une maladie qui ne pardonne jamais... vous êtes....

— Poitrinaire, peut-être! s'écria le comte avec un grand éclat de rire.

— Pardonnez ! répondit Delmas en baissant les yeux.

— Et c'est M. de Cordouan qui vous a si bien instruit?

— Oui, sur mon honneur.

— Il se fait une horrible lumière dans mon esprit, dit le comte. Sachez, monsieur, que je n'ai jamais souffert de la poitrine; jamais!... Je viens de consulter, pour la première fois depuis que je me connais, un médecin... celui de cette prison... Je vous en supplie, racontez-moi tout, absolument tout, ce qui s'est passé entre vous et le chevalier.

Delmas se rendit à cette exhortation, et rapporta, mot à mot, ce que lui avait dit le chevalier, tant chez le bonhomme Nock, que chez lui, rue Mazarine, et chez Adeline.

— Eh bien ! s'écria Verneil après que Delmas eut achevé ce nouveau récit, savez-vous ce que je conclus de tout cela ?

— Non.

— J'en conclus que vous et moi nous mourrons de... la poitrine.

— Je ne comprends pas.

— Je me comprends trop... J'en ai peur ! Mon ami, si le bon Dieu ne vient pas à mon aide, M. de Cordouan épousera la veuve du comte de Verneil. Quant à nous, nous serons bel et bien guillotinés... Et savez-vous qui aura lâché la détente de l'ignoble machine ?..... Le bourreau ?... Eh non ! M. le chevalier de Cordouan de Bussac, qui nous a vendus comme deux agneaux bons pour l'abattoir... Et j'ai pu... Mais, bonsoir... il est temps de dormir... demain j'aurai les

idées plus nettes... Oh ! que n'ai-je longtemps à vivre, j'en rirais fréquemment!

Le lendemain, de très-bonne heure, le docteur Franck entra dans la cellule des prisonniers. Tout aussitôt, Verneil lui cria :

— Quelle différence y a-t-il, monsieur le major, entre un poitrinaire et moi, quoique je sois plus malade qu'un poitrinaire assurément?

Le major se prit à sourire, et répondit:

— La différence du jour à la nuit, monsieur.

— Dites donc cela bien clairement au baron Delmas, qui n'y croit pas...

— Mon cher major, interrompit Delmas, savez-vous le nom de monsieur ?

— Oui, je viens de le lire au greffe..... le comte de Verneil.

— Veuillez, alors saluer le mari de Louise Boilcau.

— Comment !

— Sans doute, mademoiselle de Lauzane est devenue la comtesse de Verneil.

— Quand je sors de la médecine, balbutia le bon docteur, je ne fais que des bévues...

— Oh ! rassurez-vous, interrompit le

comte; nous nous sommes expliqués, M. Delmas et moi, et nous ne nous sommes pas brouillés pour le peu de temps que nous avons à nous voir... Nous nous couperons la gorge dans la prochaine éternité... Il doit faire bon se battre là-bas... On est sûr, au moins, de ne jamais se tuer... Ah! monsieur de Cordouan! monsieur de Bussac! ajouta Maxime, les dents serrées et la lèvre convulsive... je ne suis pas encore décapité... Patience!

Delmas et le major contemplèrent, le

premier avec stupeur, l'autre avec calme et réflexion, cette explosion d'une douleur qui avait le caractère du délire.

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII

A Marienthal.

A quelques kilomètres de Haguenau et au detour de l'une des deux grandes routes qui conduisent de cette ville à Strasbourg, s'élève, dans le site le plus pitto-

resque d'une étroite vallée, l'antique monastère de Marienthal. Cet asile célèbre, non-seulement en Alsace, mais en Allemagne, sert de refuge aux prêtres pauvres condamnés par l'âge ou par de précoces infirmités à l'abandon de leurs humbles et charitables travaux.

Le monastère de Marienthal est le lieu de pélerinage le plus fréquenté de France. Placé sous le patronage de la Vierge, on y voit accourir, pendant le mois de Marie, et par jour, souvent plus d'un millier de paysans qui s'y rendent des provinces

rhénanes, du duché de Bade, de l'Alsace, des Vosges et du fond de la Lorraine, soit par reconnaissance pour des bienfaits obtenus, soit pour demander des grâces à la sainte mère des affligés.

Du printemps à l'automne, et surtout au mois de mai, on rencontre, la nuit, dans les sombres forêts de sapins de ce pays, des bandes nombreuses de pélerins, qui, leurs dévotions faites à Marienthal, retournent dans leur village. Elles s'annoncent au loin, et par d'harmonieux cantiques chantés en chœur

comme on sait chanter en Allemagne, et par la lueur rougeâtre des torches qui les éclairent dans leur marche.

Ce spectacle, plein de grandeur, est digne, par sa simplicité poétique, de la mystérieuse puissance du souverain maître du ciel et de la terre. On écoute, et l'on voit passer avec un recueillement capable d'ébranler l'impiété elle-même, ces hommes, ces femmes, ces enfants pénétrés d'une foi vive, et glorifiant le Seigneur en famille, comme le faisaient nos pères au temps des patriarches.

La petite église de Marienthal est ri-

che de tous les souvenirs qu'y ont laissés les âmes chrétiennes dont elle a consolé les souffrances ou béni les prières. Aux jours de fêtes, elle étale, en grande pompe, les robes de drap d'or et d'argent de la Vierge, ses diadèmes, les chasubles de ses prêtres, ses fleurs, ses velours, ses somptueux ornements de toute nature. Comment ne serait-on pas saisi de respect, en pensant que chacune de ses magnificences est le produit d'offrandes qui rappellent autant d'actes de la clémence divine dus à l'intercession de la mère du Sauveur.

Parmi ces merveilles, il en est une que

les bons pasteurs de Marienthal (de vrais apôtres) montrent avec gloire aux étrangers. C'est une magnifique pièce d'orfèvrerie, un ostensoir enrichi de pierres fines, dont nous allons raconter, en quelques mots, l'histoire :

En 1725, une jeune fille sortit à pied du château à demi-ruiné de Wissembourg, où végétait, dans une profonde misère, la famille exilée du roi de Pologne et duc de Lorraine, découronné, Stanislas Leczinski. Cette jeune fille se rendit à Marienthal en pélerinage, et, s'agenouillant devant l'autel de Marie, elle y

resta longtemps prosternée, versant des larmes et implorant la pitié de la Vierge aux miracles pour son père et sa mère qui, abandonnés des hommes, semblaient être aussi abandonnés de Dieu.

Après avoir achevé sa dévotion, et fait, pour toute offrande, selon sa pauvreté, une petite aumône à un vieillard qui mendiait à la porte de l'église, la jeune fille reprit courageusement, et toujours à pied, le chemin de Wissembourg, où elle apprit, en rougissant, qu'on la cherchait de tous côtés. Elle s'était cachée de

ce voyage à ses parents, et n'avait mis dans son secret qu'une seule personne dont la compagnie lui était indispensable. Lorsqu'elle accourut près de son père et de sa mère pour les rassurer sur son absence, elle les trouva en compagnie d'un gentilhomme arrivé de Versailles depuis moins d'une heure, et qui, s'inclinant dans un profond salut, lui demanda si elle voulait accepter le titre de reine de France et de Navarre, en épousant Sa Majesté Louis XV.

Cette jeune fille, Marie Leczinska fut

sur le trône pendant quarante-trois ans (de 1725 à 1768, époque de sa mort), le modèle de toutes les vertus et la mère des pauvres. Elle eut pour premier soin, après son couronnement, d'envoyer à l'église de Marienthal, comme *ex-voto*, le riche ostensoir dont nous avons parlé. Pendant les mauvais jours de la révolution, l'*ex-voto* de la reine disparut. On pensa généralement, qu'il était devenu la proie de ces malfaiteurs qui, tout en adorant l'*Etre suprême*, mettaient les temples au pillage; mais quand les églises furent rendues au culte, une pauvre vieille femme de Haguenau rapporta au monastère le précieux ostensoir. Elle l'a-

vait pieusement dérobé, en effet, pour le soustraire à de sacriléges souillures; elle l'avait enfoui et gardé longtemps dans la misérable maison où, jusqu'à son dernier jour, elle demanda à Dieu le pain quotidien qui souvent lui manqua près d'un trésor.

Dans les premiers jours de janvier 1816, deux hommes cheminaient lentement sur la route de Hagueneau à Marienthal. Ces deux hommes, le lecteur les reconnaîtra sans peine aux premiers mots de leur conversation.

— *Mein gott! je bense dujurs au boèle gui édaid dans la krante salle de la prâserie.... ch'afre un vroid carapiné, monsir...*

— Frotte-toi avec de la neige, nigaud; ça te réchauffera...

— *Nein, monsir ponhomme Nock: le neiche, il tonne tes engelires... Est-ce gue nous allons loin gomme ça?*

— Nous allons à Marienthal.

— *Qu'est-ce que c'est que Marindhal?*

— Un bon endroit où la mère du bon Dieu fait des miracles.

— *Pien frai?*

— Parfaitement vrai, il n'y a qu'à lui demander pour...

— *Oh! mein gott! alors che fa lui temanter ein dud pedide chosse.*

— Quoi ?

— *Qu'elle vasse dud ce que fus lui temanterez, monsir...*

— Tu es, décidément, un bon garçon, Friedrich, interrompit Nock, touché de ce naïf désintéressement ; et plus j'y réfléchis, plus je me félicite de ne t'avoir pas étranglé à Waterloo.

— *Et à Roguengurd... c'êsdre là, Monsir,*

gue fus m'afez serré le plis vord ! mein gott ! che bifais bas uplier cet chur-là...

— Ne parlons pas de ça, fiston. Je vais à Marienthal, pour y faire un vœu et y demander une grâce... C'tte grâce, je l'aurai ; je me souviens d'un miracle opéré par une médaille... Inutile de t'en parler ; l'histoire serait trop longue, et puis, ça ne te regarde pas. Mais, j'ai une autre faveur précieuse à obtenir... J'y tiens beaucoup.

— *Temantez la, Monsir, bisgue ça ne gâde rien.*

— Tu crois ça, toi, qu'on n'a qu'à demander ?

— *Dam ! le pon Tié il êdre si riche !...*

— Il a beau être riche, bêta !... Une supposition : l'Empereur était riche, n'est-ce pas ? eh bien ! si on lui avait demandé deux choses à la fois, il les aurait refusées, histoire de vous apprendre la politesse et la discrétion.

— *Ya, mais l'Embérair, c'édait pas le pon Tié.*

— C'était le nôtre, à nous soldats. Pour mieux dire, nous en avions deux : un là-haut, qui est celui de tout le monde ; et un aux Tuileries, à l'usage particulier de la troupe. Eh bien ! si on était allé lui demander simultanément un grade et la croix.

— *C'êdre beaugub, le krate et le groix, monsir...*

— Tu le vois donc, garçon, faut jamais demander deux choses à la fois, mê-

me au bon Dieu, parce que, dam! c'est pas gai d'être refusé quand on a bien besoin. Pour lors, voilà ce que nous allons faire : nous entrons dans l'église, nous faisons brûler deux cierges, un pour toi, un pour moi, et nous demandons, chacun à la bonne Vierge de Marienthal le miracle qui nous convient.

—*Et fus êdes sir que le miragle il sera vaid?*

— Ah çà! tu ne crois pas en Dieu, toi? Est-ce qu'on t'aurait élevé comme

un chien, par hasard? Il suffit que la demande soit juste et honnête; il suffit de la faire c'tte demande, avec foi et respect, pour que la Sainte-Vierge opère le miracle. Ainsi, tâche de prier proprement et de tout ton cœur.

— *Ya, monsir ponhomme Nock, che brierai de dud mon quiair... Mais quel miragle che fais temanter?*

— Voilà; tu diras comme ça, en faisant le signe de la croix et pendant tout

le temps que brûlera ton cierge : « Ma bonne sainte mère de Dieu, faites, je vous en supplie que le nommé Nicolle tombe le plus tôt possible dans les mains du bonhomme Nock... C'est pas malin à retenir c'tte prière-là... hein?

— *Oh! nein, mais abrès ?*

— C'est tout. Quand Nicolle sera dans mes mains, je me charge de son affaire sans l'assistance du Ciel, qui d'ailleurs ne s'occupera pas de lui. Allons, mon bon Friedrich, nous arrivons... prépare-

toi à entrer poliment dans la maison du bon Dieu, et avant de faire ta demande à la patrone de Marienthal, examine ta conscience; les plus honnêtes gens sont ici les premiers servis.

Après avoir fait à la porte de l'église ce que le soldat appelle la toilette du Gascon, Nock et Friedrich entrèrent dans le saint asile avec l'embarras qu'éprouverait un paysan à pénétrer, en sabots, dans un salon somptueux. Nock se heurtait, quoi qu'il fit, aux chaises, aux bancs et à la muraille. Jamais sa taille de géant ne lui fut aussi gênante; il lui

semblait que sa tête allait toucher à la voûte, et que ses épaules pourraient bien décrocher les saintes images attachées à la muraille. Friedrich, lui, s'en allait à tous petits pas comme s'il eût craint de glisser sur un parquet ciré, et il ouvrait des yeux éblouis sur la Vierge de grandeur naturelle qui, ce jour-là, parée d'une robe de velours lamé d'or, étincelait sur le maître-autel d'où son doux sourire rayonnait sur les fidèles.

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX

A Marienthal. (*Suite.*)

Peu à peu, cependant, nos deux pèlerins prirent courage. D'ailleurs ils étaient seuls dans l'église, à l'exception d'une vieille femme assise, les pieds sur

une chaufferette, devant un tabouret chargé de cierges, de médailles et de chapelets, et cet isolement contribua pour beaucoup à les mettre en confiance. Ils firent dévotement d'abord le tour du sanctuaire, puis achetèrent, chacun, une médaille et un cierge.

— Tu vas te placer devant le grand autel, dit Nock à Friedrich : tu te mettras à genoux, et tu diras ton *Pater noster*.

— *Mein Batair Nosdair! che gônnais bas! monsir...*

— Comment ! tu ne sais ni un *Pater* ni un *Ave* ?

— *Ni Afé, nein, monsir... mais fus allez me les abbrentre, et che les rébéderai.*

Nock se gratta le front avec tristesse, et répondit l'air penaud :

— C'est que j'ai oublié tout ça, moi aussi !... Ah ! si ma pauvre mère avait vécu plus longtemps, je saurais au

moins me tirer d'affaire aujourd'hui..... Enfin, à la grâce de Dieu, mon ami! Puisque nous ne savons le *Ptaer* ni en latin ni en français, ni en allemand, nous en inventerons un... *Qu'est- ce que voulez-vous?* en disant ce qui nous passera par le cœur, ça pourra bien être écouté là-haut. Donc, après avoir prié, tu feras la demande en question jusqu'à ce que ton cierge ait fini de brûler; moi, je vais, derrière l'autel, à la petite chapelle... Nos cierges ont la même longueur... nous aurons terminé ensemble.

— *Ya, monsir*, dit Friedrich.

Les deux pèlerins se séparèrent.

Nock avait bien fréquenté quelque peu l'église de sa paroisse, au temps où il voulait faire oublier, à l'œil méfiant de la police, ses anciens services de guerre dans les armées de la République et de l'Empire; mais, ainsi que nous l'a révélé Maurice de Cordouan, ses dévotions, alors calculées, se contentaient d'une messe basse aux jours les plus solennels de l'Eglise, et le pauvre homme, illétré comme nous le savons, n'avait appris aucune prière consacrée. C'était, réellement,

pour la première fois de sa vie, qu'il entrait dans une chapelle, de son propre mouvement, et avec la foi d'un vrai croyant. De là, le trouble dont il était saisi dans la maison du Seigneur, où son imagination le mettait en présence de tous les anges du Paradis et de tous les saints du calendrier.

Arrivé devant la petite chapelle qui se trouve derrière le maître-autel, Nock s'agonouilla et commença, avec une ferveur qu'un coup de mitraille n'eût pas distraite, la prière que lui souffla son âme honnête et pure :

« Bonne et gracieuse Sainte-Vierge de Marienthal, murmura-t-il tout bas, je vois partout ici des preuves de vos miracles ; les images qui recouvrent les murs de votre chapelle représentent toutes des actes de votre miséricorde : là c'est une mère qui vous bénit, parce que son enfant, tombé d'une haute fenêtre ne s'est pas brisé dans sa chute; là, c'est un naufragé que vous sauvez des flots en fureur ; là, c'est un mourant que vous rappelez à la vie et rendez à sa famille éplorée ; voilà un incendie dont vous maîtrisez les flammes ; voilà un paralytique marchant sans béquilles... Bonne Vierge de Marienthal, je viens vous supplier

pour mon pupille, pour mon enfant. Faites qu'il sorte sain et sauf du gouffre où il s'est de lui-même précipité ; faites que je réussisse à préparer et protéger sa fuite ; faites que la colère du pouvoir, que la juste sévérité des juges du lieutenant Delmas s'appesantissent sur moi seul ; faites que je puisse, comme j'en ai le projet, me dévouer pour ce pauvre jeune homme et mourir à sa place. Vous le savez, ma bonne Sainte-Vierge, j'ai juré, par serment, que je compterais pour rien mes peines et ma vie, si mes peines et ma vie devenaient nécessaires au fils du baron Delmas. Je veux tenir mon serment. Aidez-moi donc, je vous en

supplie, à sauver Paul Delmas... Il est si jeune! je suis déjà si vieux! il faut un châtiment... que je sois châtié; il faut qu'une tête tombe... je donne ma tête grise pour sauver la sienne... Exaucez-moi..... exaucez-moi d'avance, bonne Vierge miraculeuse de Marienthal, je vous remercie pour l'assistance que vous allez, j'en suis bien sûr, prêter à mes projets, et d'avance, je veux vous faire mon humble offrande en actions de grâces... Je vous donne donc ce que j'ai de plus cher au monde, ce qui était le trésor de mes yeux, le trésor de mes souvenirs, le trésor de mon orgueil... je je vous donne la croix que le grand Em-

pereur attacha sur ma poitrine à Austerlitz... Elle est toute neuve, tant j'en ai pris soin... Je ne la portais pas sur mon habit, celle-là, je la tenais cachée sur mon cœur... Prenez-la, et que le vœu du pauvre bonhomme Nock soit écouté ! »

Le vieux soldat passa une main tremblante sous son habit, regarda autour de lui pour s'assurer qu'il était bien seul dans la chapelle, et, ramenant son regard sur l'étoile sacrée qu'il avait détachée de sa poitrine, il sentit que deux larmes s'amassaient dans ses yeux. Alors,

craignant de céder à l'émotion, il se hâta de baiser une dernière fois sa noble croix d'honneur, et il la glissa précipitamment, comme s'il eût fait un mauvais coup, dans l'un des plis de la robe de la Vierge.

Pauvre Nock! il eût été trois fois millionnaire qu'il n'aurait pas su donner davantage. Cette croix, si souvent payée de son sang, cette croix que l'Empereur avait touchée de ses mains puissantes, le vieux soldat l'estimait au prix d'un inestimable diamant.

Son cierge éteint, Nock se releva et alla voir où Friedrich en était de sa dévotion.

Le bon Friedrich récitait toujours, et imperturbablement, la prière ou plutôt la requête que son patron lui avait enseignée. Il avait mis une exactitude toute prussienne à l'accomplissement de la volonté du bonhomme Nock, et avait répété, pendant près d'une demi-heure: « *Ma ponne sainde Fierche, mère te Tié, vaides, che fus en siblie, que le nommé Nigôl il dompe le plis dôd bôssiple tans les mains ti mousir pon-*

homme Nock. » Seulement, à force de murmurer tout bas cette phrase, il en arriva, par fatigue et distraction, à élever tant soit peu la voix d'abord, puis à parler distinctement. De sorte que Nock, qui attendait le dernier soupir du luminaire, entendit clair et net, le vœu de Friedrich.

Sans plus tarder, Nock prit son compagnon par un bras, le secoua et le remit droit sur ses pieds. Friedrich sortit de l'espèce d'assoupissement dans lequel l'avait plongé sa litanie monotone, et il

comprit, avec effroi, qu'il avait, à son insu, fait quelque sottise.

— *Gu'est-ce que fus afez tonc, monsir ?* demanda-t-il assez effaré pendant que Nock l'entraînait.

— Animal, répondit le vieux brave, t'ai-je prié de dire tout haut mon nom dans l'église ?... Fallait monter dans la chair, et crier tout de suite qui je suis..... Comme la police est à mes trousses, je serais coffré d'ici à une couple d'heures.

— *Mein gott*! interrompit Friedrich en rougissant jusqu'aux oreilles : *est-ce que ch'afre barlé dud haud?*

— Non... tu t'es gêné!... Aussi, regarde cette dame et ce grand flandrin qui nous examinent en dessous... Ils étaient à deux pas derrière toi, ils t'auront entendu... Le grand particulier a un œil qui, pour moi, marque mal ; ça m'a tout l'air d'un estafier, d'un argousin...

— *Ein arkussin!* répéta Friedrich, interloqué, ahuri.

— Eh ! oui, c'est pas une bonne figure d'homme, ça... Ah ! si je suis pincé... gare à toi ! En attendant, filons, et vite et vite... Gagnons la forêt.

Au moment où nos camarades sortaient de l'église, ils se retournèrent et virent l'homme que Nock avait traité d'argousin, quitter brusquement la dame avec laquelle il se trouvait et marcher à eux.

— *Il nus bursuid!* balbutia Friedrich, avec épouvante.

— Une fois dans la forêt, s'il plaît à ce monsieur de m'y arrêter... je l'assomme, et toi aussi. *Qu'est-ce que voulez-vous?...* Des jambes, tortue, des jambes!...

— *Tes champes! mein gott! mes champes, elles sont gômme ti gôdon*, bredouilla le pauvre Friedrich, tout en marchant avec vitesse, pour suivre Nock, qui s'était jeté dans un épais taillis.

L'homme au mauvais œil, voyant ceux,

qu'évidemment, il cherchait à joindre, prendre cette direction, se lança résolument à leur poursuite.

— Hé! hé! oh! hé! cria-t-il après les avoir perdus de vue, monsieur Nock! monsieur Nock, un mot en passant, s'il vous plaît.

— Bien! dit Nock, le voilà qui m'appelle à pleine gorge.

— *Ah! mon Tié! mon Tié!* bégaya Fried-

rich : *Il fus a didoyé che grois !... Ah ! monsir, che le fois pien maindenand, c'esdre ein esdavier, ein arkusin !...*

— Monsieur Nock, monsieur Nock, un mot, s'il vous plaît, continua l'homme.

— Ah ! tu commences à me mécaniser, toi, s'écria Nock : puisque décidément tu veux causer, causons.

Et il sortit du taillis avec la formidable impétuosité d'un sanglier chassé de sa bauge par des traqueurs.

CHAPITRE DIXIÈME.

X

Premier effet de la grâce.

Nock, se rencontrant face à face avec l'homme qui le poursuivait, lui dit d'une voix rude :

— Il paraît que nous nous connaissons, monsieur l'inconnu ! En quoi puis-je vous servir ?

— Merci ! répondit l'autre personnage ; vous y paraissez joliment disposé, à me servir : vous me faites des yeux comme pour me dévorer... Allons, allons, la paix ! Vous êtes un colosse, j'en conviens ; mais j'ai, moi aussi, des muscles assez agréables, et si nous allions nous cogner, ça serait un trop beau spectacle pour les merles de ces bosquets. Constatons, s'il vous plaît, mon identité et la

vôtre... C'est Désiré Chambly qu'on m'appelle, quand j'articule mon vrai nom, et ce n'est pas à tout le monde que je le dis, ce diable de nom, croyez-le. Vous, monsieur, comment vous intitulez-vous, s'il vous plaît ?

— La question est plaisante.

— Pas tant que vous pensez... Seriez-vous, par hasard, le nommé Nock ?... Je vois que vous continuez à me regarder de travers... Rassurez-vous, que dian-

tre ! je ne suis pas le chevalier de Cordouan.

Chambly appuya adroitement sur ces derniers mots, qui devaient, selon lui, mettre Nock en confiance ; il ne se trompa point, car Nock riposta tout aussitôt :

— C'est fort heureux pour vous, monsieur; vous ne sortiriez pas vivant du petit chemin où nous voilà.

— Donc vous êtes l'homme que je cherche... Eh bien! monsieur Nock, donnez-moi une poignée de main d'abord, et puis je vais vous raconter une drôle d'histoire, dont vous ferez, j'en suis sûr, votre profit. Vous êtes l'ennemi du Cordouan ; moi je lui ai promis un chien de ma chienne;... nous sommes d'accord..... Le hasard fait que nous nous rencontrons... ça veut dire que le Cordouan ne nous échappera pas, et nous n'avons plus qu'à causer comme une bonne paire de camarades. Mais, je le vois, vous vous défiez toujours de moi, et il faut que je me décide à parler tout seul. L'histoire que je vous ai pro-

mise, la voici. Ecoutez bien : Je suis venu de Strasbourg à Marienthal avec une dame de Paris, qui a foi dans les reliques de la bonne Sainte-Vierge de ce pays. Cette dame a demandé à la patrone de Marienthal de vouloir bien protéger trois pauvres prisonniers d'Etat que la Cour d'assises tient, dans ce moment, sous ses griffes à Strasbourg, et elle a demandé le châtiment d'un grand misérable, cause de bien des malheurs, le châtiment du susdit chevalier de Cordouan. Quel a été notre étonnement, à cette dame et à moi, lorsque nous avons entendu monsieur que voilà, dire tout haut, devant le maître-autel, et cela dans

un langage orné de fleurs tudesques : « *Faites que le nommé Nicolle tombe le plus tôt possible dans les mains du bonhomme Nock* ! » Alors, vous êtes arrivé, vous avez gourmandé votre camarade, et vous êtes parti comme si vous aviez le diable à vos trousses. D'où nous avons conclu, madame et moi, que vous étiez le bonhomme Nock en question. Et j'ai couru après vous, parce que, le Nicolle demandé, je suis homme à vous le servir.

— Vous, s'écria Nock.

— Moi, Désiré Chambly, premier et dernier du nom, faut l'espérer.

— Mais, monsieur, le Nicolle que je cherche et le chevalier de Cordouan...

— Ne font qu'un, interrompit Désiré ; si vous ne le savez pas, je vous l'apprends.

— Je le savais. Que vous a-t-il fait ce misérable ?

— Il m'a marqué d'une croix rouge, tout comme vous, mon ancien, et si

nous ne sommes pas encore au pays des laupes, vous et moi, c'est que le gredin nous tient en réserve pour meilleure occasion. Etes-vous rassuré sur mon individu, maintenant? Pour qui donc m'avez-vous pris ?

— Pour un agent de police.

— Ah ! sac à papier ! je ne savais pas avoir si bonne mine... Vous la fuyez donc, c'tte pauvre bonne et aimable police ? N'ayez pas peur, je n'en mange

pas..... Venez voir madame de Mont-Ville !.

— Madame de Mont-Ville ? répéta Nock.

— Oui, la dame avec laquelle je suis venu à Strasbourg... une brave femme, je vous en réponds ; encore une que je voulais expédier !... Venez la voir... Elle désire vous entendre et vous parler ; à dire vrai, je ne sais pas pourquoi ; mais elle est jolie femme, et c'est son droit d'avoir des caprices.

— Singulière rencontre ! marmotta Nock eu suivant Désiré, qui, le ramenant sur la grande route, le conduisit à une voiture dans laquelle se trouvait Adeline.

— Donnez-vous la peine de monter près de moi, monsieur, dit Adeline, à qui Désiré avait fait signe... Je suis enchantée, ravie, de cette première faveur dont la bonne Vierge de Marienthal a récompensé mon pèlerinage... Oh ! ne craignez rien, je suis l'amie de vos amis, du brave Simon, du malheureux Paul... Montez donc bien vite.

Nock se plaça machinalement à côté d'Adeline ; Friedrich et Désiré entrèrent également dans la voiture qui tout aussitôt reprit la direction de Strasbourg.

— Je vous emmène à Strasbourg, dit Adeline ; car je suppose, ou que vous en venez ou que vous souhaitez ardemment de voir M. Delmas...

— Hélas ! madame, je suis proscrit,

traqué comme une bête fauve... Je ne peux pas espérer de voir mon pauvre enfant. . Si je me présentais à la porte de sa prison, je serais arrêté.

— Que Dieu est grand! et que la Sainte-Vierge est bonne! interrompit Adeline; reconnaissez-le, monsieur Nock; car, si vous ne m'aviez pas rencontrée aujourd'hui, il vous eût été impossible d'échapper à l'œil vigilant de la police.. Vous n'auriez pas pu circuler, seulement pendant vingt-quatre heures, dans Strasbourg sans y être signalé, reconnu, emprisonné, tandis que,

moi, je vous cacherai, je vous le promets. Ainsi, je le devine, vous avez été mêlé à la conspiration Verneil, Bonnefond, Delmas, Michaux et autres victimes du galérien Nicolle ?

— Je dois le croire, puisqu'on est venu chez moi pour m'arrêter, puisque ma maison entière est sous scellé.

— Ne le croyez pas, soyez-en certain ; vous gêniez le monstre, et le monstre a voulu vous dévorer. Mais, par quel mi-

racle êtes-vous libre? Dites-moi tout ce qui vous concerne... Nous avons besoin de nous entendre pour bien nous concerter... J'ai juré, sachez-le, monsieur Nock, j'ai juré de sauver les prisonniers ou de périr dans mes tentatives; et, en achevant ma prière tout à l'heure à Marienthal, j'ai senti un tressaillement de tout mon être que le ciel me protégerait...

— Vous êtes donc bien véritablement une honnête femme? interrompit naïvement et avec attendrissement le loyal soldat.

— Je travaille à valoir mieux que je n'ai valu, monsieur Nock, répondit Adeline en baissant les yeux avec une touchante humilité.

— Eh bien! madame, c'est sûr que vous y parviendrez, reprit Nock, car je vous donne, dès ce moment, toute ma confiance et mon amitié... C'est quelque chose, allez, que l'estime du bonhomme Nock!... Ça vaut son pesant d'or... Vous avez eu de mauvaises histoires de jeunesse... *Qu'est-ce que voulez-vous?* le bon Dieu vous a faite si jolie, qu'il vous pardonnera les péchés dont votre beauté

fut cause... Voilà ma main... c'est juste que je vous la donne, puisque vous et moi nous venons de faire le même vœu, celui de sauver des malheureux, dussions-nous périr à leur place...

— Oh ! oui, s'écria Adeline, c'est bien là ce que j'ai demandé.

— Je vais donc vous dire mon histoire.

Nock raconta sa visite au château de Lauzane, et tout ce qui s'en était suivi.

CHAPITRE ONZIÈME.

XI

Premier effet de la grâce (*suite*).

— C'est en route, ajouta-t-il, que j'ai appris les évènements de Strasbourg et l'arrestation de mon pupille. Avant de me

jeter, tête baissée, dans les aventures qui m'attendent, j'ai voulu me mettre sous la protection de la Vierge aux miracles, car un miracle seul pourra le sauver, le pauvre enfant ! Et puis, comme je n'osais pas demander trop au bon Dieu en une fois, c'est mon camarade Friedrich qui a prié pour que le scélérat de Nicolle me tombât sous la main...

— Il y tombera ! interrompit Désiré, — il y tombera, si ce n'est pas dans la vôtre, ce sera dans la mienne, et, sac à papier, il en dansera, une de polonaise, et sans violons !

Chambly contracta les cinq doigts de fer de sa main droite et les fit successivement craquer dans sa main gauche.

— Où peut-il être, ce misérable? demanda Nock. Il a sans doute passé la frontière.

— Ah! ouich! fit Chambly en haussant les épaules : ne croyez pas ça. Comme je l'ai déjà dit à madame Adeline : les coquins sont tous toqués dans cer-

tains moments. Arrive un jour où Lucifer leur tire la langue et les laisse se débarbouiller tout seuls. Alors, ils font des bêtises grosses comme des hippopotames, et on les pince, que c'est une bénédiction! les plus ingénieux ne sont que des brutes, quand le jour est venu de régler leur compte avec la justice de terre et ciel. Ce jour-là, Mandrin n'a pas le courage d'un chapon, et Cartouche n'a pas la ruse d'une bourrique. Je parierais donc ma tête que le Nicolle, au lieu d'aller en Suisse, comme il me l'a glissé à l'oreille, sera resté dans la banlieue de Strasbourg, et peut-être à Strasbourg même... Il aura voulu jouir, en

triple coquin, qu'il est, des émotions de son mélodrame;... il aura voulu suivre les débats du procès dont il a embrouillé toutes les ficelles. Quand une araignée a filé sa toile, vous la voyez s'embusquer dans un coin de son affreux labyrinthe. De ce réduit, elle guette les mouches et moucherons qui viennent folichonner aux environs, et elle se repaît, avant de sauter sur sa proie, des cabrioles et des convulsions du pauvre insecte à tout jamais empêtré dans ses filets. Le Cordouan, le Nicolle, qu'est-ce que c'est? Une araignée... Je ne dirai pas : rien de moins; je devrais dire? rien de plus. Soyez sûr que nous le trouverons dans

les parages de la toile qu'il a si abominablement tissée... S'il vous échappe, monsieur Nock, il se jettera dans mes propres jambes... Une fois pris, nous lui mettrons le pied dessus, et il n'en sera plus question... Ecrasé, quoi ! comme un faucheux, comme un navet, comme un scorpion, comme un mille-pattes...

— Nous reparlerons de cela, interrompit Nock ; je fais certaines réserves à l'égard de ce malfaiteur, car j'ai sur lui des projets que je vous expliquerai en temps et lieu. Parlez-moi de mon pauvre

enfant, madame Adeline. Son désespoir est violent, n'est-ce pas? d'autant plus violent, qu'il doit s'y mêler de la honte et des remords, car il sait, l'infortuné, combien il m'a désobéi et trompé... Hélas! c'est sans rancune que je lui pardonne? Quand vous le verrez, dites-le lui bien. On parle beaucoup de l'amour maternel, de ses tendresses, de son dévouement et de son infinie miséricorde... ça fait que je me demande si ce n'est pas le cœur d'une femme, d'une mère, que le bon Dieu a mis là. (Le vieux lion frappa du poing sa poitrine.) J'éprouve pour le fils du baron Delmas un sentiment qui me remue jusqu'au fond des en-

trailles... On dirait que je l'ai mis au monde avec toutes les douleurs de l'enfantement, ce cher pauvre petit, que, si souvent, j'ai fait sauter à califourchon sur mes genoux...., Mais grondez-moi donc ! je divague, je parle à tort et à travers, et c'est cependant vous que je veux questionner. Vous l'avez vu, comment est-il ?

— Je ne l'ai pas vu... Ils sont au secret le plus absolu.... Je n'ai d'ailleurs pas insisté, de crainte de compromettre, par trop d'empressement, le complot au-

quel je rêve nuit et jour pour les sauver tous les trois, car ils ne sont que trois prisonniers, M. de Verneil, M. Delmas et le capitaine Michaux. Le général Bonnefond a providentiellement échappé à toutes les recherches.

— Cet imbécille de Michaux, interrompit Nock ; je lui avais bien prédit sa fin... *Qu'est-ce que voulez-vous*? il y a des gens qui courent à la mort, comme certains veaux de l'abattoir. Enfin, madame, vous travaillez à les sauver... c'est là une sainte besogne à laquelle vous m'associerez... Quel est votre plan ?

— Impossible de vous le communiquer, répondit Adeline en rougissant...

— Mais, si nous allions nous contrecarrer?

— Non, non... Ne craignez rien... Je me servirai de vous et de madame de Verneil quand le moment d'agir sera venu. Laissez-vous conduire; vous aurez en moi le seul guide en qui vous puissiez avoir confiance. Nous approchons de Strasbourg... Soyons prudents. Grâce à cette voiture de place, qui porte sur ses

panneaux les armes de la ville, nous n'éveillerons aucun soupçon. On nous prendra pour des citadins en promenade. Avez-vous un passeport!

— Oui, et Friedrich aussi?

— Tant mieux.... n'en parlez pas.... nous en ferons, je l'espère, bon usage. En franchissant les portes de la ville, ne cherchez ni à vous cacher, ni à vous montrer; mais en traversant Strasbourg, tenez-vous bien au fond de la voiture...

Qu'on ne vous voie pas, si c'est possible. Arrivés chez moi, vous serez tous les deux en sûreté.

Nock et Friedrich suivirent cette double recommandation. La voiture, reconnue par les préposés de la douane, ne fut même pas visitée et arriva sans encombre rue des Juifs, où Adeline avait loué un grand appartement à de bons bourgeois, auxquels elle présenta Nock comme son père et sous le nom de Jacques Maréchal, marchand de chevaux.

— Moi, dit Adeline à Nock, je suis ici

madame Fayolle... Tel est le nom porté au passeport de mon prétendu mari, monsieur Chambly, dont vous devenez, pour quelques jours, le beau-père. Allons, prenez courage, mon ami... ne sortez qu'à la nuit noire, et restez patiemment dans cette chambre... Notre voyage à Marienthal nous sera compté là-haut... Tous deux nous réussirons.

— Que les anges vous entendent, pauvre femme, répondit Nock avec abattement; je n'ai, moi, qu'une lueur d'espérance, et la douleur me tue!

Adeline, après avoir renouvelé ses recommandations au bonhomme Nock, sortit à pied le visage caché sous un voile épais, et se dirigea vers la prison.

— *Dud va pien, monsir,* dit Friedrich à Nock, *c'êdre bas le moment te bertre curache, fus foyez gue la ponne Sainte-Fierche te Marirndhal elle â vaid técha ein brimier mirâgle...*

— Et en quoi? demanda Nock par distraction.

— *Mein gott! elle fus a tonné ein pilled te lochemend chez tes âmis.*

— Merci, mon garçon, s'écria Nock, tu me rappelles au devoir... J'étais ingrat envers la Providence... Oui, je le sauverai.

— *Et fus aussi, monsir, fus fus sauferez.*

— Moi !... je n'y pense pas...

— *Oh! mais j'y bense bir fus... et bir moi...* répondit le pauvre Friedrich avec attendrissement... *Fus êdes mon baba et mon maman, monsir ponhomme Nock... Si fus tefiez murir, che fus brierais te... te...*

— De quoi?

— *De m'édrangler mieux qu'à Faderloo, mieux qu'à Roguengurd, afant de fus en aller bir duchurs.*

— Viens m'embrasser, gros joufflu,

s'écria Nock : toi aussi, tu as fait un miracle, sans t'en douter, par exemple.

— *Leguel, Monsir ?*

— Tu m'obliges à aimer un Prussien ! Nom d'un petit bonhomme ! qui est-ce qui aurait jamais dit ça ?

CHAPITRE DOUZIÈME.

XII

Changement à vue.

L'instruction des prisonniers avait été poussée avec ce zèle passionné qui signala, à cette époque et durant les pre-

mières années de la Restauration, tous les actes politiques des tribunaux criminels et des conseils de guerre. La colère et la haine exaltaient l'opinion dans les deux camps. Les royalistes vainqueurs poursuivaient d'implacables vengeances auxquelles les libéraux vaincus répondaient par de sombres malédictions. Si les royalistes se montrèrent souvent trop prompts à frapper des malheureux que la clémence eût ramenés au pied du trône, les libéraux purent s'accuser d'avoir en quelque sorte provoqué ces excès de rigueur par les défis incessants qu'ils jetèrent tant au pouvoir qu'aux hommes de ce pouvoir.

L'irritation descendait des régions gouvernementales, et de la sphère purement politique ou administrative de l'autorité, dans la vie publique, dans la famille, dans la rue. Toute discussion prenait le violent caractère de la dispute, et aboutissait fréquemment à une catastrophe. L'énergique appui que le pouvoir prêtait à ses partisans, obligeait l'opposition à s'étudier dans ses écrits, dans ses discours, dans ses causeries privées, et il résultait de cette étude que les écrits, les discours, les propos courants de l'opposition, marqués au coin de l'épigramme, arrivaient comme autant d'insultes à leur adresse. « Osez! » disait

tout bas l'opposition à la couronne, à chaque procès nouveau, que ce procès se vidât à la Chambre des pairs, à Bordeaux, à Rennes, à Lyon, à Grenoble, à La Rochelle, à Belfort, à Colmar, à Lille, à Poitiers, « osez! » Et la couronne, exaspérée par ce défi, conseillée souvent par de faux amis, osait, hélas! pour le malheur de tous et pour le sien.

La réaction condamna la France à reprendre le deuil qu'elle avait porté en souvenir des immolations détestables du siècle précédent, immolations que la

gloire aurait dû, non pas faire oublier, mais pardonner. La Terreur rouge devait-elle être suivie de la Terreur blanche chez un peuple qui, entre ces deux époque lugubres, avait su faire et la conquête du monde et celle de ses sages libertés?

A Strasbourg, la conspiration des *Vengeurs de la patrie* avait mis tous les esprits en émoi. L'autorité rendit publiquement des actions de grâces au ciel pour le dénoûment providentiel de cette horrible machination qui fut, naturellement, fort exagérée dans son ensemble, ses détails

et sa portée. Le major de Sorback avait sauvé la monarchie et par conséquent sauvé la France. Le préfet, le général, la police avaient bien mérité du roi et de la patrie... La justice ne voulut pas rester en arrière de si beaux modèles, et on la vit déployer une activité prodigieuse, une sagacité rare dans l'élucidation de cette affaire, dont les ténèbres, épaissies à dessein, devaient être, tout à coup, inondées de lumière par les flambeaux de la magistrature.

Le général comte Bonnefond s'était

soustrait à toute recherche; il fallut se contenter des prisonniers qu'on avait sous la main, et auquel on adjoignit quelques pauvres diables ramassés dans les casernes, et soupçonnés d'avoir trempé dans la conspiration. Delmas et Michaux avaient opposé le plus dédaigneux silence aux questions insidieuses des magistrats chargés de les faire parler. La combinaison consistant à isoler Michaux et à réunir Delmas et Verneil n'avait pas abouti. Le dossier des accusés n'y avait rien gagné. Ces trois hommes, d'une trempe morale peu commune, déroutaient l'opiniâtreté de la justice par leur calme inébranlable et la

loyauté de leur courage. Le capitaine Michaux, impatienté par les longs interrogatoires qu'on lui faisait subir, s'était écrié :

— Vous me demandez si j'ai des complices. Pour une question, c'est une drôle de question! Croyez-vous, parce que j'ai été assez bête de me laisser coffrer, que je sois stupide au point d'avoir voulu renverser le gouvernement à moi tout seul? Oui, j'en ai des complices, j'en ai dans tous les coins de la France. Quant à vous les nommer, bernique! Faites-moi fusiller.... vous en

avez le droit; dans votre intérêt, c'est même ce que vous pouvez faire de mieux. Vivant, je ne parlerai pas plus qu'après ma mort.

Delmas avait fait et répété vingt fois en d'autres termes, la même déclaration. Le comte de Verneil, éclairé, ainsi que nous le savons, sur les perfidies de Maurice de Cordouan, n'était cependant pas assez convaincu des trahisons du chevalier, pour livrer ses soupçons à la justice, et il avait résolu de se taire jusqu'à ce que ces soupçons fussent chan-

gés en certitude; on n'en avait donc tiré, comme de Michaux, comme de Delmas, que des réponses hautaines et des refus d'explications.

L'autorité s'était vainement efforcée de saisir le bonhomme Nock, et elle était loin d'imaginer que ce farouche conspirateur aurait le singulier caprice de venir à elle jusque dans Strasbourg, au lieu de la fuir dans les directions opposées où elle s'obstinait à le chercher.

Après avoir séparé le comte Verneil et

Delmas, après avoir désespéré des interrogatoires individuels, on avait essayé d'un vieux moyen qui réussit fréquemment, avec les prévenus de second ordre. On avait autorisé les accusés à se promener pendant une heure, tous les jours, dans le préau commun aux prisonniers. Parmi ces prisonniers, se trouvaient deux ou trois de ces hommes que la langue des cachots appelle des *moutons*. Ces moutons avaient l'ordre d'écouter la conversation des trois accusés, de se mêler adroitement à leurs entretiens, de feindre des sentiments napoléoniens, et de noter tout ce qui pourrait leur échapper.

Cet essai fit *fiasco*, selon l'expression du capitaine, qui éventa la mèche malgré sa nature aussi simple que vaillante. Ces messieurs en furent pour leurs frais d'imagination, et Michaux leur cria, un beau jour :

— Messieurs les moutons, vous n'êtes que des ânes; allez braire et paître un peu plus loin.

Le pauvre capitaine venait d'éprouver ce jour-là un amer désenchantement; il

avait appris de Delmas les amours d'Adeline et de Verneil. Il avait compris qu'Adeline s'était jouée de sa simplicité en l'agaçant par des artifices de coquetterie; il avait compris, sans toutefois s'en expliquer la cause, que son ami, le chevalier de Cordouan, l'avait bafoué et pris pour plastron de ses mauvaises plaisanteries. Provoquant, à ce propos, des explications du comte de Verneil, explications que le comte fournit avec sa franchise habituelle, Michaux tomba dans une noire mélancolie, et il lui tarda d'en finir avec la cour d'assises pour en finir avec le monde entier, tant la honte qu'il ressentait dans son amour-

propre blessé, lui inspirait de dégoût pour les hommes en général et les femmes en particulier.

« Et dire, pensait-il, que cette coquine, cette fine mouche, cette Adeline du diable, ne tombera pas sous ma griffe! Dire que cet aimable farceur de Cordouan ne me retrouvera que dans l'éternité! Ah! gredins! vous vous êtes servis du capitaine Michaux comme d'un paravent! C'est en l'amusant avec des cancans que vous avez filé l'intrigue Verneil! Patience!... il y a une justice

là-haut... Après la cour d'assises, nous aurons la cour du Père éternel.... Patience! »

A dater de ce jour, Michaux devint froid pour Maxime et boudeur pour quiconque l'approchait. Trop honnête homme pour se faire une arme et de sa jalousie et de son dépit, il n'en fut que plus raide et revêche envers les magistrats qui continuaient de l'obséder, et il ne lui échappa ni un mot ni un signe compromettant pour le chevalier, ou pouvant aggraver la situation du comte de Ver-

neil. On le crut en proie au marasme; et, renonçant à le sonder, on le réserva pour les débats solennels de son prochain jugememt.

Huit jours après leur incarcération, les accusés furent délivrés des tortures morales de l'instruction. Alors seulement, le secret rigoureux qui les tenait comme en sequestre, fut levé, et ils eurent l'autorisation de voir les personnes de leur famille qui se présenteraient au greffe, après avoir accompli toutes les formalités légales exigées par le règlement des prisons.

Pendant ces huit jours, la comtesse Antoinette, Adeline, Nicolle (le chevalier de Cordouan) et le docteur Wilhelm Franck n'étaient pas restés inactifs. Nous allons revenir à chacun de ces personnages, séparément d'abord, puisqu'ils agissaient à l'insu les uns des autres, et nous nous en remettons au hasard pour les grouper dans ce milieu que l'art classique appelle l'unité d'action.

CHAPITRE TREIZIÈME.

XIII

Changement à vue (*suite*).

La comtesse Antoinette de Verneil était arrivée à Strasbourg dans la matinée du 30 décembre, jour de l'arrestation des trois conspirateurs. Instruite par

Adeline des faux noms adoptés par le général Bonnefond, le comte de Verneil, Delmas et Michaux, son premier soin avait été de les faire demander dans tous les hôtels et logements garnis de la ville, mais les conjurés avaient pris leurs mesures. Voyageant sans bagages, ils avaient laissé leur chaise de poste à Nancy pour s'embarquer, deux par deux, dans des voitures publiques; et comme il leur suffisait d'arriver au café Kléber, le 30 décembre, un moment avant l'heure fixée pour le rendez-vous, ils avaient réglé leur temps de manière à n'entrer que très-tard dans Strasbourg, c'est-à-dire aux approches de la nuit, et, sans

le savoir, sept heures après la comtesse et huit heures après Adeline. En outre, par surcroît de précautions, le général Bonnefond et ses amis étaient descendus, deux à Saverne, deux à Wasselonne, à quelques lieues de Strasbourg, et ils étaient partis à pied de ce village, se défiant, avec juste raison, des agents de police et des gendarmes, qui, à l'arrivée des diligences, sont habituellement les premiers à saluer les voyageurs.

En effet, la comtesse et Boileau, Adeline et Chambly s'étaient tenus aux en=

virons des bureaux des diverses messageries pour épier tous les mouvements qui s'y produisaient.

Madame de Verneil avait eu la pensée d'aller droit au général commandant la division, et droit au préfet du département, afin de prévenir par des révélations spontanées l'explosion du complot. Elle s'était décidée à cette démarche, et aussi à démasquer les scélératesses du prétendu chevalier de Cordouan ; mais un sage conseil de Boileau la fit renoncer à ce double projet.

— Vos révélations n'apprendront rien à l'autorité, avait dit Boileau. L'ordre est arrivé ici, bien avant nous, de laisser les conjurés entamer leur criminelle entreprise. Que gagneriez-vous à prouver au général et au préfet que vous avez le secret de cette conspiration? Absolument rien... Vous ne pourriez que compromettre davantage ces pauvres insensés. Puisque nos recherches ont été infructueuses, j'aime à espérer qu'un avertissement de la Providence aura détourné les conjurés de leur route fatale... Il faut si peu de chose pour déranger ces sortes de complots, que je compte sur l'avortement pacifique de celui qui nous occupe.

J'ai peine à croire que MM. de Verneil et Delmas soient à Strasbourg... Ils ne nous auraient pas échappé..: Que cette nuit se passe sans trouble, et nous sauverons ses grands coupables peut-être plus à plaindre qu'à châtier. Ainsi, madame la comtesse, attendons en priant Dieu. Quant au monstre Nicolle, rien ne nous presse... Que la conspiration éclate ou n'éclate pas, Dieu vous a chargée en quelque sorte de lui faire expier ses forfaits. D'après ce que vous avez écrit à votre malheureux père, le misérable doit être, à l'heure qu'il est, livré à la gendarmerie et sous clefs.

La comtesse écouta ce conseil; se rési-

gna et passa la nuit du 30 au 31 décembre en prières. La noble femme se montra vraiment digne de l'assistance céleste qu'elle implorait, car son ame se trouva tout-à-coup en lutte avec des sentiments dont elle triompha par de courageux efforts. Les récits sincères d'Adeline avaient complètement vengé Delmas des calomnies de Maurice. C'était en partie pour lui plaire et pour la suivre que le jeune officier s'était brusquement jeté dans cette conspiration, où Maurice avait su lui donner un faux rôle. En s'agenouillant devant le Seigneur, Antoinette avait donc deux images gravées au fond du cœur et deux noms sur les lèvres. Le

mari de la comtesse de Verneil et le fiancé de Louise Boileau se présentaient à cette imagination épouvantée, qui sut cependant sacrifier au devoir, et prier pour le comte avec plus de ferveur que pour Delmas.

— Il est le père de mon fils! s'écriait-elle, et je suis coupable de sa perte, car je n'aurais pas dû l'épouser.

Le lendemain de très-bonne heure, Boileau vint annoncer à madame de

Verneil la fatale nouvelle qui, déjà, courait la ville. Antoinette se rendit en toute hâte chez le lieutenant-général, chez le préfet et chez le chef du parquet de Strasbourg. Partout elle fut reçue avec le respect commandé par le rang de son père et sa propre infortune; mais partout elle fut poliment éconduite, et lorsqu'elle voulut révéler les crimes et les turpitudes du chevalier de Cordouan, on ne lui prêta qu'une oreille incrédule, et on alla jusqu'à croire au dérangement de son esprit. Cependant, comme elle revint opiniâtrement à la charge sur ces révélations, le chef du parquet lui dit

— Madame la comtesse, monsieur le chevalier de Cordouan est trop connu de la noblesse du royaume, il a trop bien servi le roi aux malheureux jours de l'exil, pour que nous lui fassions l'injure d'ajouter foi aux mensonges dont on vous a leurrée. Quand les débats de ce procès criminel s'ouvriront, la vérité éclatera dans son vrai jour. M. de Cordouan sera certainement à notre disposition, et tout ce que nous pouvons accorder à vos instances, c'est de faire savoir à S. Exc. le ministre de la police générale, que M. de Cordouan sera tenu de paraître devant la cour, et que, par conséquent, on devra prendre à son

égard telles précautions que de droit.

Ce langage avait d'abord glacé d'effroi la comtesse ; mais avec quelque réflexion elle pensa, ainsi que Boileau, que le galérien n'échapperait pas à la justice, et que la constatation de ses crimes anciens et nouveaux adoucirait la rigueur des arrêts à rendre contre les malheureux accusés. Elle demanda la faveur de voir son mari ; cette faveur lui fut refusée ; mais on lui fit savoir qu'elle serait autorisée à une visite par jour dès que le secret serait levé.

Chaque jour donc, et plusieurs fois

par jour depuis l'arrestation des prisonniers, la comtesse se présentait au greffe pour y essuyer de cruels refus. Il arriva souvent qu'Adeline et Chambly la rencontrèrent dans le voisinage de la prison ; mais Adeline l'évitait avec soin et comme si sa présence l'eût gênée pour l'exécution des projets qu'elle méditait à l'insu de Chambly lui-même; car elle avait le soin de le laisser dans la rue et comme en sentinelle, pendant qu'elle entrait dans la prison.

Le docteur Franck voyait les prisonniers deux fois par jour, car on se dé-

fiait des résolutions que de pareils hommes pouvaient prendre. On craignait qu'ils n'attentassent à leur vie, et le médecin avait l'ordre de s'assurer minutieusement de l'état de leur santé. Disons aussi que le bon docteur (en feignant cet excès de zèle royaliste dont on voyait alors tant d'exemples, surtout chez les bonapartistes ralliés) avait conseillé cette mesure rigoureuse, pour voir plus souvent son jeune ami, et se donner, à l'occasion, quelque facilité de lui être utile et secourable.

Quant à Nicolle, nous ne tarderons pas

à savoir ce qu'il était devenu, et nous espérons, avec Désiré Chambly, que, frappé d'un vertige providentiel, le misérable se livrera de lui-même aux terribles ennemis que nous lui connaissons.

Reprenons, maintenant, le fil de notre récit, et suivons Adeline qui, avons-nous dit, se dirigea, après avoir installé Nock et Friedrich chez elle, du côté de la prison.

Singulière métamorphose! Cette femme, qui marchait dans les rues de Strasbourg, tête basse, visage voilé, la mort dans l'ame; cette femme que nous ve-

nons de voir pénétrée de sentiments pieux et bravement désintéressés ; cette femme, vouée au repentir et s'étudiant à se montrer sous les dehors de la vertu simple, naturelle et vraie, changea tout-à-coup de physionomie et d'attitude, en franchissant le seuil de la redoutable prison. Elle passa lestement, avec cette hauteur dédaigneuse et superbe qu'elle montrait dans les mauvais jours de ses plus éclatants triomphes, devant le concierge qui la salua avec empressement, et elle entra au greffe avec tout ce tapage de tyrannique élégance que font, audacieusement, les belles coquettes assurées de plaire par le fait même de leur inimi-

table impertinence. Il sembla que la toilette d'Adeline prenait de l'ampleur et de l'éclat dans cette triste maison, habituellement ouverte aux guenilles et aux habits de deuil. L'ancienne courtisane, par un souvenir de son art maudit, avait su ranimer, en un clin d'œil, toutes les fleurs de son teint fanées par la douleur. Elle se présenta le sourire aux lèvres, le front rayonnant, la tête haute, dans la salle enfumée, où le froid de la mort défiait les tièdes et malsaines émanations d'un poêle en fonte maigrement approvisionné. Elle s'approcha d'un subalterne occupé à des écritures; et, posant un doigt de sa main finement gantée sur

l'épais registre qui absorbait l'attention de l'humble plumitif, elle lui dit :

— Eh bien ! monsieur, vous ne me voyez donc pas?

— Mille pardons, madame, répondit le scribe en se levant tout d'une pièce.

— M. Wolff est-il visible ?

— Oui, madame, il est chez lui...

— Veuillez lui annoncer ma visite.... ajoutez que je suis fort pressée.

*
* *

En attendant l'arrivée de M. Wolff, directeur de la prison, Adeline prit une chaise, s'assit et se renversa avec tout l'aplomb et le merveilleux de cette opulence suspecte qui assurait, autrefois, sa souveraineté pernicieuse.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES DU DIXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DIXIÈME VOLUME.

Melun — Imprimerie de DESRUES et Cie.

